

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 3. — MARS 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 3.

Un précurseur, vision rétrospective. — Ed. Grimard.....	129
Réponse de M. Léon Denis à M. Aubin. — L. Denis....	135
Psychographie. — D ^r Dusart.....	139
Entretiens avec trois dualités de l'espace.....	145
Petite encyclopédie synthétique des sciences occultes. — E. Bosc.....	149
A nos lecteurs. — E. Bosc.....	156
Cercle des recherches psychiques de Saint-Petersbourg. — J. de Kronhelm..	157
Les visions de Mme de Ferriem (suite). — J. de Kronhelm.....	159
Les sentiments, la musique, le geste. — Erich Bohm.....	160
Un médium anglais à Paris. — Comte d'Alain.....	168
Photographie spirite de M. J. Loubris. — P.-G. Leymarie.....	173
Opinions de Sir Russell Wallace. — G. Béra.....	175
Une lettre de M. Béra. — Questions.....	176
La superstition en Bretagne. — Blanche Sari-Flégier.....	177
La famille Hernadec. — E. Grimard.....	182
Hélène Mainardi. — P.-G. Leymarie.....	190
Le Mouvement psychique, nouvelle revue, directeur J. Brien..	192
Nécrologie. — Henri Gillard.....	192

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



44^e ANNÉE.

N° 3.

1^{er} MARS 1901.

LE PRÉCURSEUR. VISION RÉTROSPECTIVE

Voir la *Revue* du 1^{er} février 1901

Toujours est-il que l'homme eut un jour une vision, vision rapide, image fugitive, mais combien persistante dans son cerveau violemment impressionné.

Il vit un mammoth courant sur la lisière de la forêt, renversant, écrasant arbustes et broussailles. Ce mammoth était poursuivi par deux tigres et ces trois bêtes monstrueuses, formant comme un ouragan de fracas et de hurlements rauques, passèrent devant lui, dans un tel élan de puissance irrésistible, que l'image lui en resta dans les yeux. Et cette image il voulut la représenter.

La représenter; mais comment? De jour et de nuit il y pensait, souffrant de son impuissance, mais s'obstinant quand même. Oh! ces obsessions

tenaces qui nous mettent dans la tête comme une gestation douloureuse, lancinante, qui malgré tout persiste et que rien ne saurait arracher ?

Pourquoi donc voulait-il reproduire cette image de bêtes emportées ? Le savait-il lui-même ? Il lui semblait qu'en fixant l'image de ce mammoth, en particulier, qu'il avait déjà vu rôder dans les environs et dont il avait vainement tenté de s'emparer, il pourrait, dans une certaine mesure, prendre possession de la bête convoitée. S'il pouvait la tenir là, devant ses yeux, sous son regard dominateur, ne serait-elle pas un peu à lui et si, de la pointe aiguë de son javelot de silex, il lui faisait une piqûre, à la tête ou au cœur... qui sait si la blessure faite à l'image ne se reproduirait peut-être pas sur la bête vivante et inabordable jusqu'à ce jour ?

Tous les sauvages ont eu et ont encore cette idée singulière qui semble être le pressentiment ou la divination d'une réalité lointaine et mystérieuse. Tous établissent une solidarité bizarre entre l'image et l'être représenté, et c'est cette idée qui, devenue héréditaire dans la race, a provoqué plus tard ces pratiques étranges qui, sous le nom moderne d'*envoûtement* se rattachent à certains phénomènes psychiques longtemps considérés comme une simple aberration de l'esprit superstitieux de l'homme, mais confirmés, aujourd'hui, par la prodigieuse découverte de l'extériorisation de la sensibilité.

Le sauvage voulait donc représenter le mammoth et c'est dans sa caverne, c'est sur l'une de ses parois, blanche et unie, qu'il essaya de graver avec la pointe de son couteau de silex cette image qui hantait son cerveau.

Lentement, péniblement et d'une main tremblante, il traça une ligne, ligne arrondie et convexe, celle du dos de l'animal emporté dans sa course... tentative bien insuffisante, hélas ! Il ne le savait que trop. Il voulut encore essayer de représenter la trompe, les défenses ; mais il s'arrêta bientôt, paralysé par le sentiment de son impuissance.

Pendant bien longtemps, pendant des années, il regarda de temps à autre cette ligne hésitante, incorrecte, et quand ce premier artiste de notre race — n'en était-ce pas un, malgré tout ? — s'endormit du dernier sommeil, l'œil fixé sur son ébauche informe, il pressentit, à coup sûr, des successeurs plus habiles et eut, dans les brumes de l'agonie, des visions où flottaient, réels, concrets, vivants, les rêves incohérents de sa cervelle délirante.

III

Eux

Des années avaient passé... des siècles peut-être. Années ou siècles, qu'importe dans l'infinie durée ?

Dans la même caverne, plus ou moins remaniée çà et là par les eaux d'infiltration et leurs stalagmites amoncelées où reposaient les os du primitif, s'étaient successivement installés ses nombreux descendants.

Certaines modifications s'étaient faites dans leur manière de vivre ; des progrès lents mais continus s'étaient réalisés. Les femmes portaient des colliers et des bracelets de dents ou de coquilles perforées. Dans les anfractuosités de la caverne étaient accrochés, à de grandes chevilles de bois enfoncées dans les fissures de la roche, des vêtements en peaux de bêtes et des espèces de nattes formant tentures, derrière lesquelles étaient suspendus ou rangés, sur des tablettes de pierre, des armes, des outils, des ustensiles de toutes sortes : couteaux, flèches, haches, lances, hameçons, marteaux, scies, aiguilles, poinçons et cuillères à moelle — le tout en silex taillé, en os ou en bois de renne, plus ou moins polis et ciselés.

Mais ces œuvres quelques remarquables qu'elles fussent ne semblent pas avoir paru suffisantes aux artistes de ces âges lointains. Des idées toujours plus complexes hantaient ces cervelles en travail. Par suite du besoin qu'éprouve l'homme d'extérioriser et de personnifier surtout ses propres conceptions, ils avaient orné les parois de la grotte d'objets bizarres, mais sacrés, fétiches informes qu'ils y accrochaient de tous côtés. Outre le culte du feu qu'ils célébraient régulièrement autour du foyer agrandi, outre le culte des ancêtres qui, dans tous les siècles, a témoigné du besoin qu'éprouve l'humanité de se rapprocher de l'invisible et auquel se rattachait l'évocation des Esprits dont ils devinaient la présence autour d'eux, il y avait encore dans le cœur de ces Troglodytes la recherche, plus encore, l'inquiétude de cet art, de cet idéal qui, dans ses manifestations les plus élémentaires, se retrouve plus ou moins dans les natures les plus incultes et jusque chez les animaux eux-mêmes.

Parmi leurs fétiches, il n'y en avait pas de plus vénéré que l'ébauche tracée sur la paroi de la muraille. De génération en génération, les hommes se montraient avec respect la ligne sacrée, la courbe dessinée par le grand ancêtre initiateur ; mais ils la contemplaient sans comprendre, fascinés toutefois par le mystère même de la gravure fatidique.

Un jour vint cependant où l'un d'eux, héritier plus favorisé du précurseur, finit par deviner ses intentions. Il prit un morceau d'ivoire ; il le tailla, le polit pendant des années. Il en fit une sorte de plaque mince, puis sur cette lame si lentement préparée, il grava tout aussi lentement et avec de scrupuleuses retouches que l'on y voit encore, le fameux mammoth retrouvé par MM. Ed. Lartet et Christy, dans la grotte de la Madelaine et qui, aujourd'hui, dans les vitrines du musée préhistorique de Saint-Germain, figure parmi les spécimens les plus précieux de ses remarquables collections.

Et maintenant, de cette vision rétrospective, quelles impressions doivent nous rester ?

Tout d'abord, un sentiment de profonde reconnaissance à l'égard de ces primitifs dont nous venons d'esquisser rapidement la touchante et lointaine

histoire. Lorsque, dans les fragments de brèches provenant des fouilles faites dans les cavernes préhistoriques et conservées dans nos musées, nous voyons, mêlés à ceux des fauves dont ils furent les contemporains, les ossements de ces hommes d'un autre âge, regardons-les avec respect. Disons-nous que ce sont là les restes vénérables de quelques-uns de ces ancêtres qui, au prix de souffrances inouïes, ont lutté contre le froid, la faim, les bêtes sauvages, ont malgré tout conservé intact le flambeau de notre race que menaçaient tant de dangers conjurés contre elle et nous ont préparé la terre et le milieu où s'accomplissent nos destinées — eux, les pionniers héroïques, les indomptables initiateurs.

Disons-nous, d'autre part, que pour aussi tragique et douloureuse que soit l'histoire de notre humanité, elle n'en est pas moins réconfortante pour nous. N'oublions jamais que nous sommes les héritiers responsables de ces précurseurs hardis et que c'est à nous que revient l'honneur de poursuivre, en l'élargissant, en l'ennoblissant sans cesse, l'œuvre d'évolution qu'ils ont commencée pour nous, puisque c'est nous qui en bénéficions.

Ah ! combien loin sommes-nous, ici, de cet Eden idyllique qu'ont chanté tant de poètes à l'eau de rose, de cet âge d'or qui, au dire des vieilles légendes, servit d'aube radieuse aux jours maudits qui lui ont succédé.

Légendes enfantines, pour ne pas dire grotesques. Vous êtes-vous jamais rendu compte, en vous affranchissant de tout atavisme plus ou moins religieux, de cette mythologie paradoxale sur le canevas de laquelle ont brodé tous les fabricants de dogmes ? Avez-vous jamais réfléchi à la prodigieuse naïveté de ceux... que dis-je ? de nous tous qui avons cru à ces contes bleus, thème intangible de ce que nous appelons bénévolement nos « croyances » ? Ce fameux fruit défendu du paradis terrestre, quel rôle étrange n'a-t-il pas joué, dans le drame tragico-comique qui sert de base à l'édifice dogmatique que révèrent, depuis deux mille ans, tant de pauvres gens abusés.

Ah ! c'est que les prêtres avaient besoin de cette pomme légendaire et de ses maléfices redoutables, pour justifier ou tout au moins étayer ce fatal et abominable dogme de la chute originelle dont l'Eglise a si scandaleusement bénéficié.

Et quand on songe qu'il est encore besoin, aujourd'hui, de chercher — et sans succès, cela va sans dire — à saper ce symbolisme extravagant, auprès duquel pourraient passer pour raisonnables les élucubrations les plus bizarres de telles genèses orientales dont nous rions cependant !

Nous n'exagérons nullement. Vous faites-vous une idée, par exemple, entre tant d'autres conceptions fantastiques, de l'extraordinaire coup de théâtre qui a dû se produire dans le « paradis terrestre » le jour où ce malheureux Adam, cédant à la tentation assez excusable, ce semble... — crime irrémissible ! clame l'Eglise, forfait impardonnable qu'expieront, d'éternité

en éternité, tous les damnés de tous les siècles passés, présent et futurs !

A la bonne heure ! Voilà le dogme officiel, dans sa pure et intransigeante orthodoxie.

Mais reprenons. J'ai parlé d'un coup de théâtre ; n'était-il pas inévitable de tout point ? Ce n'est pas seulement à nous, pauvres damnés, qu'a été fatal l'acte sacrilège de notre imprudent ancêtre, c'est dans la nature entière qu'il devait avoir un effroyable retentissement. A peine Adam, violant toutes les lois divines, eût-il achevé son dernier quartier de pomme, que tout changea subitement d'aspect dans le merveilleux jardin... enchanté jusqu'à ce jour.

Vous savez bien, si vous vous souvenez de vos premières leçons de catéchisme, que les tigres y jouaient avec les agneaux et que c'est de l'air le plus tendre que les milans regardaient les colombes. — Que de charmants tableaux n'a-t-on pas fait sur ce sujet-là ! — Or, ne voilà-t-il pas que, par un coup de baguette magique, ces carnassiers qui, jusqu'alors, sans doute, s'étaient contentés d'herbe tendre et d'eau de fontaine, se mirent subitement, après la chute, à dévorer des lambeaux de chair pantelante et à se gorgier de sang chaud. — Horreur et malédiction !...

Et voilà pourtant les incroyables puérités, celles-là et bien d'autres, que le clan — ne pourrais-je pas dire le syndicat sacerdotal, car ils se sont bien syndiqués, ceux-là, pour leur néfaste propagande — que le Syndicat sacerdotal, dis-je, a fait accepter comme article de foi par la pauvre humanité incorrigiblement fétichiste, sans qu'elle ait l'air de s'en douter.

Vieilles querelles ! inutiles protestations ! dira-t-on, peut-être. Vieilles, soit, mais inutiles, non ! Vous n'avez donc jamais réfléchi aux conséquences désastreuses qu'a exercées, sur l'évolution humaine, tout cet odieux bagage de péché originel, de purgatoire, d'enfer, de peines éternelles, de tout ce satanisme... que sont venues atténuer, il est vrai, et fort heureusement, ces fameuses indulgences si productives et ces messes non moins abondamment payées dont le produit remplit tant d'escarcelles, tout au fond des sanctuaires de toutes les Eglises du monde ?

Ce ne sont, ni plus ni moins, que des centaines d'années de progrès et d'épuration qu'ont fait perdre à la pauvre humanité affolée tous ces engins d'exploitation à outrance. Ah ! combien je préfère encore l'état d'âme de nos pauvres primitifs, dans leur grotte toute peuplée d'Esprits mystérieux qu'ils invoquaient sans les connaître, à celui de ces millions de « croyants » modernes qui, dans l'inconscience d'une religion dont les pratiques désastreusement formalistes suppriment chez eux toute aspiration, tout désir d'amélioration, tout idéal, en un mot, se laissent benoîtement pressurer par leurs prêtres, dans l'espoir non dissimulé de s'acheter, par ce trafic inqualifiable, une part de ce paradis que leur promettent leurs exploiters.

Non, non, ce n'est point par une idylle qu'a commencé l'histoire de notre évolution, sur cette terre d'épreuves. C'est sur chacune de ses pages que nous retrouvons la trace des larmes et du sang qu'y ont versés nos prédécesseurs. C'est par l'âge de fer qu'ils ont débuté, plus encore, par l'âge de pierre, effroyable série de siècles de luttes et de violences, où la force seule s'arrogeait tous les droits et où il n'existait même pas de mot, pour exprimer cette chose inconnue, chimérique qui, plus tard, bien plus tard, devait s'appeler du beau nom de justice.

Aussi, n'est-ce point derrière nous, dans le passé, qu'il faut chercher cet âge d'or de fantaisie tant chanté par des gens mal informés, mais bien dans l'avenir, là-bas, très loin, dans cet Eden merveilleux qui sera le vrai celui-là, et où, sous les rayons du soleil de justice, croîtra cet arbre de la science, de la vérité, de la vie, aux fruits duquel tous auront les mêmes droits.

Plus de fruits défendus, alors, plus de péchés irrémissibles, plus rien que la lutte pour le progrès et la sanctification, lutte lente mais victorieuse pour tous et pour chacun en particulier, dans la mesure de ses aptitudes, de ses efforts et de sa bonne volonté.

Telle est la haute philosophie qui ressort de cette histoire du passé à laquelle se rattache la nôtre comme suite et conséquences naturelles. Toutes deux nous enseignent que ce n'est pas ici-bas que doit se parachever l'évolution humaine, mais plus haut, bien au-delà de notre terre transitoire, disons même éphémère — étant donnée l'interminable succession des âges — et qui, l'heure venue, s'effondrera dans l'immensité.

Alors que... dans quelques millions d'années, peut-être, le cycle humain sera définitivement accompli sur notre globe usé, et que sur le lugubre catafalque de glace et de neige qui le recouvrira, sera sur le point de disparaître le pâle et dernier rayon de notre soleil éteint... qui sait si les derniers représentants de notre race, ici-bas, ne viendront pas se réfugier, pour y mourir, dans cette grotte qui servit de demeure à l'un des grands ancêtres de notre terrestre humanité ?

Et qu'importe, après tout, que les soleils s'éteignent et que meurent les planètes, semant aux vents du ciel leur poussière stérile, quand sur de nouvelles terres doit naître la vie, l'inépuisable vie, sous le rayonnement de plus jeunes soleils ?

Sur le stade de l'infini, comme aux antiques fêtes des Panathénées, les flambeaux se succèdent sans interruption — incessamment rallumés, s'ils s'éteignent — pour y briller d'éternité en éternité.

ED. GRIMARD.

RÉPONSE DE M. LÉON DENIS, A M. AUBIN

Le journal *le Centre*, du 19 janvier 1901, avait inséré tout au long, la conférence de M. Aubin à l'*Alliance Française* de Chateauroux.

M. Léon Denis demandait une place pour sa réponse aux insanités sur le spiritisme débitées par ce professeur de philosophie du Lycée : le journal *le Centre* a refusé en ces termes :

CHATEAUROUX. — Nous recevons de M. Léon Denis, président de la *Société française des Etudes psychiques de Paris*, une intéressante communication au sujet de la conférence faite récemment à l'*Alliance Française* de Chateauroux, par M. Aubin, professeur de philosophie au lycée, sur le Spiritisme.

Au lendemain de cette conférence nous avons parlé comme il convenait du discours de M. Aubin; il s'agissait, d'ailleurs et surtout, de l'*Alliance Française*.

Aujourd'hui M. Léon Denis nous demande de controverser différents points des systèmes exposés par M. Aubin.

Malgré toute la déférence que nous avons pour le talent des deux antagonistes et quelque intéressante que puisse être leur conversation, nous ne croyons pas devoir ouvrir les colonnes du *Journal du Centre* à une telle discussion.

Pour nous et après avoir rendu un sincère hommage à toutes les études, à toutes les sciences que la Foi ne proscriit pas, nous déclarons nous en rapporter, quant au surnaturel, à ce qu'enseigne l'Eglise catholique apostolique et romaine. Ses prescriptions sont formelles en ce qui concerne la superstition, l'âme, la communion des saints et la résurrection des corps. Nous nous bornons à croire à ces enseignements le plus fermement que nous le pouvons, nous excusant humblement près de l'Eglise de ne pouvoir lui donner plus que notre obéissance et notre soumission sincères et complètes.

E. N.

Cette réponse indique nettement, quelle est l'opinion de cette feuille qui regrette de n'être jamais assez catholique. Il n'est point étonnant que M. Aubin soit son porte-parole, et ait falsifié la vérité quant au spiritisme, et ce qui nous étonne, c'est que ce budgétivore consente à toucher les appointements que l'Etat lui donne, à enseigner à ses élèves ses conceptions anti-républicaines, ses rêveries philosophiques et mystiques. La loi, dite de Falloux, a permis aux jésuites de nous fabriquer une légion de professeurs de cet ordre, et, en vérité, la république est bien servie. Qui mettra l'ordre dans ce désordre!!

Le journal *l'Union Républicaine* à inséré le 1^{er} février 1901, la réponse de

M. Léon Denis refusée par le journal *Le Centre* ; à Chateauroux on ne peut encore mettre la vérité sous le boisseau, la feuille bérichonne *L'Union Républicaine* s'y oppose.

TRIBUNE PUBLIQUE

Monsieur le Directeur de l'*Union républicaine*,

Quelques-uns de vos lecteurs appellent mon attention sur la conférence faite par M. Aubin, que vous avez publiée dans vos numéros du 23 et jours suivants. Elle avait le *Spiritisme* pour objet.

Ces personnes connaissent le sujet ; elles savent que j'en poursuis l'étude expérimentale depuis plus de trente années. A ce titre, elles me signalent les erreurs du conférencier et me demandent de les réfuter. Elles ajoutent que j'ai été nommé, pris à partie par lui. C'est pourquoi je viens faire appel à votre impartialité, Monsieur, et vous prier d'accueillir ma réponse dans votre journal.

Quel moment M. Aubin choisit-il pour se livrer à une critique amère du spiritisme ? Le moment où cet ordre de faits vient de prendre rang dans la science, de recevoir en quelque sorte une consécration officielle. En effet, le congrès international de psychologie de Paris, qui s'est tenu au palais des Congrès, dans l'enceinte de l'Exposition, du 20 au 25 août dernier, a consacré une séance plénière, toutes sections réunies, à l'examen de ces questions.

Au cours de cette séance, M. H. Myers, professeur à l'Université de Cambridge, justement célèbre, non seulement comme expérimentateur, mais encore comme moraliste et philosophe, a donné lecture d'un travail sur la « transe ou médiumnité à incorporations » dont s'est occupé M. Aubin dans sa conférence. Nous en reproduisons les conclusions, parce qu'elles réfutent d'une manière précise les appréciations hâtives de votre concitoyen et l'accusation injuste que le spiritisme n'est qu'une des formes du matérialisme.

Après avoir énuméré toute « une série d'expériences affirmées par plus de vingt témoins compétents qui assurent que les faits relevés par Mmes Thompson et Pipers, entransées, étaient absolument inconnus d'elles et ne peuvent être attribués qu'aux esprits des morts », M. Myers conclut ainsi :

« Je prétends que cette substitution de personnalité ou contrôle d'esprit en possession est un pas en avant normal dans l'évolution de notre race.

« Je prétends qu'un esprit existe dans l'homme et qu'il est salubre et désirable que cet esprit soit, de par ces faits, capable de se dissocier partiellement et temporairement de son organisme, ce qui le favoriserait d'une liberté et d'une vision agrandies, en même temps que cela permettrait à un esprit *désincarné* de pouvoir faire usage de cet organisme laissé temporaire-

ment libre, ce qui lui donnerait le pouvoir de communiquer avec d'autres esprits encore incarnés sur cette terre.

« Je prétends que beaucoup de connaissances dans cette voie ont déjà été acquises, et qu'il en reste encore beaucoup à découvrir ».

Après M. Myers, M. Van den Eden, professeur d'une université hollandaise, a fait une déclaration dans le même sens. M. Flournoy, professeur de psychologie à l'université de Genève, a parlé de ses expériences avec le médium Hélène Smith, qui, à l'état de transe, se reconstitue dans ses « existences antérieures et parle des langues anciennes qu'elle ignore à l'état normal ».

En outre, dans la V^e section, trois séances ont été consacrées aux mêmes études. Des hommes tels que le D^r Paul Gibier, directeur de l'Institut anti-rabbique de New-York, D^r Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques*, D^r Encausse, D^r Jovie, D^r Pascal, etc., ont présenté ou envoyé des travaux très documentés établissant la réalité des phénomènes spirites et la communication possible avec les décédés.

La création d'un Institut international pour l'étude des phénomènes psychiques, entre autres ceux de la médiumnité, a été décidée. Parmi les membres du comité de direction, nous trouvons pour la France les noms de M. Ch. Richet, professeur à l'Académie de médecine, directeur de la *Revue scientifique*, Sully-Prudhomme, Fouillée, Bergson, Tardes, Séailles etc.; pour l'étranger, tout ce que l'Europe compte de plus illustre parmi les psychologues : W. Crookes, Myers, Lodge, Lombroso, D^r Ochorowicz, W. James, etc...

Un mois après, au Congrès spiritualiste que je présidais, le D^r Bayol, ancien gouverneur du Dahomey, a fait une communication sur une série d'expériences de matérialisations spirites, allant depuis l'apparition d'une forme lumineuse jusqu'au moulage dans la paraffine bouillante d'un visage d'esprit qu'il dit être celui d'Acella, jeune fille romaine, morte à Arles, au temps des Antonins. Les D^r Bonnet, Chazarain, Dusart, etc... de la faculté de Paris, ont apporté des témoignages analogues et de nombreuses preuves d'identité d'esprits.

Une société d'études psychiques a été fondée plus récemment encore à Nancy, sous la présidence du D^r Haas, ancien député alsacien au Reichstag. J'ai sous les yeux les bulletins de cette société rendant compte des phénomènes observés, dont le plus grand nombre est attribué aux esprits des défunts.

De jour en jour les enquêtes, les expériences, les témoignages en faveur du spiritisme s'accumulent. Ils viennent s'ajouter aux affirmations antérieures de savants célèbres, tels que Zöllner, Wallace, Aksakof, Crookes, Mapes, etc... Il est trop facile d'accuser ces expérimentateurs froids et

méthodiques, d'hallucination. Les apparitions de l'esprit de Katie King chez W. Crookes ont été photographiées en présence de plusieurs membres de l'Académie royale. Prétendra-t-on que la plaque photographique est sujette, elle aussi, à des hallucinations ?

Tous ces savants ont abordé l'étude du spiritisme en sceptiques, en matérialistes, avec l'intention de démasquer ce qu'ils considéraient comme une fourberie. Tous ont conclu en faveur du spiritisme après 5, 10, 20 ans de recherches.

Il n'est pas d'exemples que des savants, des expérimentateurs sérieux, ayant observé avec indépendance un nombre de faits suffisants et persévéré dans leurs recherches, aient conclu autrement que dans le sens spirite. On ne trouve parmi les négateurs que ceux qui ont peu étudié, peu observé par eux-mêmes.

C'est, nous le craignons, le cas de M. Aubin. Son raisonnement semble le démontrer. Le spiritisme peut offrir des dangers aux amateurs frivoles, aux chercheurs inconséquents. Toute chose, en ce monde, a ses bons et mauvais côtés. Toute médaille à sa face et son revers. Mais le pessimisme du conférencier est au moins exagéré quand il parle des effets de l'expérimentation sur la santé des médiums, Depuis 30 ans que je m'occupe de spiritisme, j'ai vu quelques médiums trompés, mystifiés, lorsqu'ils se livraient sans préparation, sans méthode, sans élévation de pensée aux expériences ; je n'en ai jamais vu devenir fous.

D'après les docteurs Gully et Nichols, les phénomènes spirites ne sont pas la conséquence d'un état morbide. Ils cessent, au contraire, dans le cas de maladie des médiums.

Nous n'entreprendrons pas de discuter ici les autres théories de M. Aubin, ni son opinion sur la doctrine spirite. Ceci nous entraînerait trop loin.

Pour dégager de l'ensemble des faits la théorie qui les explique et la doctrine qui en découle, la première des conditions est de connaître ces faits dans toute leur étendue et dans leurs détails innombrables. Sans cela les critiques sont sans portée, puisque leurs auteurs manquent des éléments nécessaires pour se former une opinion éclairée.

Nous nous bornerons à dire que les possibilités de la vie sont infinies, que ce serait une étrange présomption de croire que toutes les lois de la nature sont connues et que celle-ci ne nous offre plus de secrets.

De l'avis de tous ceux qui ont creusé la question, et ont ce qu'il faut pour la résoudre, le spiritisme est simplement l'étude d'un domaine ignoré de la nature et de la vie. Ce domaine, la science a commencé à l'explorer et elle l'explorera de plus en plus, comme c'est son devoir, en dépit des objurgations, des critiques et des accusations intéressées.

Le spiritisme présente des abus et des difficultés comme toutes choses

humaines, suivant l'angle sous lequel on le considère et l'orientation qu'on lui donne. Il peut être aussi une source abondante de force et de lumière, Etablir l'immortalité de l'être sur des bases scientifiques, prouver par des faits qu'il y a une autre vie, et que, dans cette vie l'esprit recueille la conséquence de ses actes, par conséquent qu'il y a une loi de justice dans l'univers, est-ce donc une chose de mince importance? Ou bien n'y a-t-il pas là, comme nous le croyons, un moyen d'atténuer les maux de notre temps, d'enrayer le scepticisme, le découragement, la démoralisation, de relever les intelligences et les consciences qui s'affaissent, faute d'une *certitude*, faute d'un idéal élevé!

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

LÉON DENIS.

Président honoraire de la Société française des études psychiques de Paris.

PSYCHOGRAPHIE

CHAPITRE II

Voir la *Revue* de février 1901.

PREUVES FOURNIES PAR L'ÉCRITURE EN LANGUES INCONNUES DU PSYCHISTE

Il est fort rare que les caractères de l'écriture, au moyen desquels les messages sont transmis, soient tout à fait différents des caractères de l'écriture du médium. C'est même un fait digne de remarque que, lorsqu'un type spécial d'écriture est associé à une signature particulière, cette combinaison des deux types est toujours maintenue, autant du moins que j'ai pu l'observer. Je possède un très grand nombre d'exemples dans lesquels ceci est frappant. J'ai par devers moi un spécimen de psychographie, obtenu dans l'intimité, en dehors de l'intervention de toute personne étrangère à la famille, dans lequel les caractères sont si petits qu'ils ne peuvent être lus sans le secours d'un verre fortement grossissant. Cependant toutes les lettres sont nettes et très bien formées, les lignes droites et régulièrement espacées, les capitales et le nom de l'Être suprême sont écrits en grands caractères et tracés avec le plus grand soin. La même demi-page de carnet sur laquelle était tracé ce spécimen contenait aussi un autre message écrit dans un type absolument différent de caractères, mais avec autant de soin et de netteté. Chacun est signé d'un nom ou plutôt d'une indication et tous deux traitent de questions sensées et bien raisonnées. Le type de chaque écriture s'est maintenu exactement le même dans toutes les communications reçues depuis neuf à dix ans déjà. Bien plus, on ne peut distinguer

aucune différence entre l'écriture tracée en dehors de toute intervention humaine, comme dans le cas ci-dessus et celle qui a été écrite automatiquement par la main du psychiste qui a servi d'intermédiaire. L'identité s'est maintenue absolument tout le temps.

Ce n'est pas seulement le caractère de l'écriture qui reste constant, mais ces messages trahissent encore la présence d'une individualité au point de vue intellectuel. Le contenu du message est aussi spécial que sa forme. Ceci se retrouve particulièrement dans les messages obtenus dans les meilleures conditions d'intimité au sein des familles. Ceux qui ont étudié avec soin les lois qui régissent ce genre de phénomènes ne s'attendent jamais à obtenir aucune information de quelque valeur, au milieu de toutes les causes de trouble d'une séance publique, où le psychiste ne peut guère être bon, à cause des conditions défavorables au milieu desquelles il opère, qu'à fournir une démonstration à un observateur sceptique. Il s'agit dans ces cas d'une sorte de gymnastique psychique, condition qui semble faite tout exprès pour rendre impossible la production des phénomènes attendus. Le succès est toujours le signal de la production d'exigences de plus en plus grandes. Aussi on comprend que des investigateurs de cette espèce reçoivent la récompense qu'ils méritent.

Dans l'intimité, au contraire, lorsque l'on est familiarisé avec le mode de production du phénomène; lorsque l'attention se concentre surtout sur la nature des informations reçues, on peut reconnaître l'individualité bien distincte et bien accentuée de l'opérateur intelligent et presque tout ce qui est écrit mérite de fixer l'attention par sa valeur propre.

Dans presque tous les cas cette individualité n'a rien de commun avec celle du Psychiste. Lorsqu'il ne se révèle qu'une seule intelligence, on lui trouve quelques vagues ressemblances avec le psychiste, mais cependant avec maints détails nettement différents et tantôt avec l'absence de quelques caractères nettement personnels, tantôt avec l'adjonction de particularité des plus frappantes. Quand plusieurs intelligences peuvent être distinguées, elles diffèrent aussi profondément entre elles qu'avec le Psychiste.

Non seulement ces intelligences présentent dans leurs communications, aussi bien au point de vue de la forme qu'à celui du style, des caractères différents de ceux que l'on pourrait attendre du Psychiste, mais elles donnent des informations qui sont étrangères à ses connaissances et se servent quelquefois d'une langue dont l'usage lui est tout à fait inconnu. Je n'ai pas l'intention de m'arrêter ici sur le fait, qu'il est donné par le moyens de ces messages des informations qui ne sont et n'ont jamais pu être connues du psychiste spécial, par l'intermédiaire duquel elles sont transmises. Cela m'entraînerait dans des détails qui n'appartiennent pas légitimement à mon sujet et je me trouverais poussé à restreindre mon travail aux seuls cas qui

sont à ma connaissance personnelle. Il est impossible de dire d'un psychiste public, tel que Monck ou Slade, qu'il connaît ou ne connaît pas tel fait ou qu'il en a ou n'en a pas entendu parler dans ses années antérieures. Tout ce que je pourrais dire, c'est qu'il est tout à fait improbable qu'il ait possédé une notion aussi exceptionnelle, mais je ne pourrais baser un argument sur une simple opinion comme celle-là.

Il est beaucoup plus aisé de trouver une preuve dans la langue employée. Lorsque nous trouvons que les messages obtenus en présence de Slade ou de Watkins sont écrits en ancien ou moderne grec, espagnol, portugais, russe, suédois, hollandais, allemand, arabe ou chinois, il ne nous est pas difficile d'affirmer que leurs connaissances linguistiques n'ont pas ce caractère polyglotte. Nous dirons à ce propos que Watkins est un jeune homme dont la vie dans ses premières années, ne l'a pas mis dans des conditions favorables à l'acquisition d'autres connaissances que celles qu'il a pu retirer de la rude école de l'expérience. Quant à Slade, je sais de bonne source qu'il ne connaît que sa langue maternelle.

Je puis donc affirmer que les langues étrangères inconnues des psychistes sont fréquemment employées pour apporter une nouvelle preuve de l'absence de fraude. Lorsque l'on a pris, pour prévenir toute manœuvre frauduleuse au sujet des ardoises, des précautions telles que celles que j'ai citées dans chacun des cas rapportés ci dessus, il y a déjà une présomption en faveur de la réalité des phénomènes. Lorsque le témoignage des sens vous fait suivre le progrès de l'écriture, cette présomption en est augmentée. Si, en examinant les ardoises, on constate que la langue employée est inconnue du psychiste, je soutiens que la présomption est encore largement accrue et que l'on a ajouté une nouvelle maille à la chaîne des preuves.

J'ai déjà signalé le cas dans lequel M. Hensleigh Wedgwood suivit par le secours de son oreille le bruit de l'écriture en caractères grecs et ensuite l'écriture cursive anglaise. Je veux y ajouter deux autres cas, l'un rapporté par l'Hon. R. Dale Owen, jadis ministre d'Amérique près de la cour de Naples. Il se produisit à une époque où Slade était relativement inconnu dans ce pays. Ce cas est d'autant plus curieux que M. Dale Owen tenait l'ardoise et les papiers sur ses genoux et vit la main isolée, semblable à celles qu'ont mentionnées M. Crookes et M. Jencken, qui exécutait l'écriture.

« Le lundi, 9 février 1874, à 7 h. 1/2 de l'après-midi, je me rendis chez le Dr Slade, Fourth Avenue 413, New-York; je le trouvai libre et je tins une séance que je me rappellerai toute ma vie.

« Elle eut lieu dans un arrière-salon, sans autre assistant que moi: Les portes étaient closes et fermées à clef. Un bec de gaz suspendu au-dessus de la table donnait assez de lumière pour rendre nettement visibles tous les

objets qui se trouvaient dans le salon. Nous prîmes place devant une table sans tapis, ayant 5 pieds sur 2 1/2. Slade occupait un bout et moi un des côtés, près de lui. Les mains de Slade restèrent sur la table *pendant toute la séance.*

Pendant dix à quinze minutes rien ne se produisit : Slade, nerveux, agité, semblait désappointé. Il posa alors sur la table, devant moi, une petite ardoise et au bout de quelque temps se dirigea vers son bureau, y prit une demi-main de papier, en tira une feuille et me la tendit, en me priant de la bien examiner. Je le fis avec attention sous le bec de gaz et je puis affirmer de la façon la plus positive qu'il n'y avait ni un mot ni une lettre de visible. Il dit ensuite : « Ils vous demandent de la poser sur l'ardoise et de poser celle-ci sur vos genoux. »

Puis, après un instant : « Avez-vous sur vous un crayon de mine de plomb ? »

— Oui.

— Je vous prie de le jeter sur la table.

C'est ce que je fis.

Quelques minutes plus tard je sentis un frôlement, comme celui d'une main, sur l'un de mes genoux et cela fixa mon attention, car ce toucher était incontestablement très net.

Puis une main tenant mon crayon parut, s'avançant doucement au-dessus de mes genoux et se glissant peu à peu sur l'ardoise. Cette main ressemblait en tous points à celle d'une statue de femme, en marbre, autant par ses dimensions que par sa forme et sa couleur. Les doigts étaient déliés et tout l'ensemble était moulé délicatement. *Elle était détachée et se terminait en vapeur au niveau du poignet. Elle commença à écrire vers le milieu de la feuille et continua sous mes yeux pendant deux ou trois minutes, ne s'arrêtant qu'au bas de la page. Elle glissa ensuite doucement sous la table, emportant le crayon avec elle.*

Suivit ensuite un intervalle d'environ cinq minutes ; puis apparut *une seconde main*, notablement plus petite que la première, mais lui ressemblant beaucoup comme couleur et élégance de formes. Cette main s'avança jusqu'au haut de la feuille de papier, écrivit comme l'avait fait la première et pendant le même temps, puis disparut doucement comme la précédente. Je la vis même plus nettement que la première, parce qu'elle écrivit en dehors de l'ombre projetée par le plateau de la table et directement en pleine lumière du gaz.

Comme aucun coup ne nous indiquait que la séance fût terminée, nous gardâmes nos places, causant de ce qui venait de se passer. Au bout de quelque temps une main, semblable à celle qui avait écrit la première, se montra sortant d'au-dessous de l'extrémité de la table opposée à Slade. Elle

était isolée comme les autres, resta visible pendant quelques minutes, puis disparut. Ceci termina la séance.

Lorsque j'en vins à examiner l'écriture dont j'avais pu suivre l'exécution, je trouvai que le premier écrit était en anglais, constituant un message sans importance, signé du nom de la femme décédée du Dr Slade. L'écrit exécuté le dernier, mais qui tenait le haut de la feuille de papier (intitulé en anglais « Loi d'amour » — Matthieu, Vers 43-45) était en grec.

Ma connaissance du grec, déjà fort rudimentaire lorsque je quittai le collège, est, après un demi-siècle à peu près d'abandon, tellement réduite, que je puis à grand-peine traduire un mot par-ci par-là. Je soumis donc le manuscrit à deux des meilleurs élèves en grec de l'Université d'Harvard, et j'acquis de leur part la confirmation qu'il était bien ce qu'il prétendait être (sauf l'oubli de quelques accents et de quelques signes), c'est-à-dire l'original des trois versets bien connus, que je reproduis ici après revision :

« 43. — Vous avez entendu que l'on a dit : vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi.

« 44. — Mais moi je vous dis : aimez vos ennemis ; bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent.

« 45. — C'est ainsi que vous serez les enfants de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il répand sa pluie sur les justes et sur les injustes. » C'est vraiment la « Loi d'Amour ».

Je n'ajoute aucun commentaire et rappellerai seulement à vos lecteurs :

Que la séance avait lieu en pleine lumière ;

Que la feuille de papier est restée en ma possession depuis le moment où je la reçus et l'examinai, jusqu'à la fin de la séance et que depuis elle n'est jamais sortie de mes mains.

Que, à l'appui de la réalité du phénomène, j'ai le témoignage de deux sens : celui du toucher et le meilleur et plus convaincant de tous, le témoignage de ce que le vieux poète appelle les « yeux dignes de foi ».

New-York, 15 octobre 1876.

L'autre cas est rapporté dans le *Spiritualist* du 1^{er} décembre 1876 et l'attestation de M. Blackburn vaut toutes les informations :

« M. Blackburn constate qu'en pleine lumière du jour, un morceau de crayon fut placé sur le plateau de la table et qu'une ardoise préalablement nettoyée fut retournée la face en-dessous recouvrant le crayon. Les quatre assistants, y compris le Dr Slade, joignirent leurs mains, sauf que le Dr Slade posa l'une des siennes sur un des coins de l'ardoise, tandis que Miss Cook, à l'autre bout de la chaîne, en plaçait une sur l'angle opposé. Le Dr Slade était assis de côté, et ses pieds restèrent en vue tout le temps.

Bientôt on entendit le crayon fortement à l'œuvre et le message paraissait devoir être long, car on entendit le bruit de l'écriture pendant au moins cinq à six minutes. Il cessa alors et des coups relentirent sur la table. L'ardoise fut retournée et on la trouva remplie de grec. M. Blackburn enveloppa l'ardoise dans un mouchoir et l'emporta au siège de l'Association nationale des Spiritualistes, où elle est maintenant, encadrée sous verre, à la vue du public. L'écriture est bien la raide et poudreuse écriture que produit le crayon d'ardoise. Les assistants étaient : M. Charles Blackburn ; Mme Henry Cook, de Hackney ; Miss Kate Cook et le Dr Slade. »

M. Gledstones obtint aussi du grec, ainsi que de l'arabe et de l'anglais sur la même ardoise. Il était venu chez Slade et je dois dire que c'était avec le désir et l'espérance d'obtenir un message en français, qu'il pût envoyer à M. Leymarie, à Paris, où il avait habité quelque temps. Les remarques que j'ai déjà présentées au sujet des différents caractères d'écriture trouvèrent encore leur place ici. Les caractères grecs obtenus par M. Dale Owen et M. Blackburn sont identiques comme type, et me paraissent avoir été tracés à la hâte, comme par une main familiarisée avec ce genre de caractères et habituée à les tracer *currente calamo*. Les lettres ne sont pas formées avec peine, comme cela fût arrivé si elles avaient été copiées par une personne ignorant la langue. Les caractères contenus sur les ardoises de M. Gledstones diffèrent entièrement de ceux obtenus par M. Wedgwood et, dans mon opinion, ils ont été tracés par une autre main ; ils sont également signés mais autrement que les autres écritures. Ces faits ont leur valeur sérieuse dans cette question d'une intelligence distincte et de la réalité même du phénomène.

Nous avons vu que des messages en hollandais et en allemand avaient été écrits lorsque Slade était sur le continent, à La Haye et à Berlin. En Belgique, le Chanoine X. Mouls obtint des messages en français, langue qui lui était probablement plus familière, et aussi en anglais, langue maternelle du Psychiste. A Londres, un gentleman obtint tout à la fois de l'espagnol et du portugais, quoique ni lui ni aucune autre personne de la réunion ne connût un seul mot de l'une ni de l'autre langue.

Les mêmes résultats furent obtenus avec Watkins, en Amérique. Mme H.-P. Blavatsky, auteur de *l'Isis dévoilée*, se rendit chez Watkins et ayant écrit en caractères russes un nom parmi plusieurs autres sur autant de morceaux de papier différents, le médium lui demanda l'autorisation de l'écrire sur une ardoise, car il lui aurait été trop difficile de le prononcer. Mme Blavatsky posa seule sa main sur une ardoise, sous laquelle on avait mis un fragment de crayon. M. Watkins ne toucha pas l'ardoise. Un instant après, cette ardoise fut retournée et l'appellation consistant en trois noms fut trouvée complètement écrite, en caractères russes, avec cette cu-

rieuse exception qu'une ou deux lettres avaient été changées pour des caractères latins ayant la même valeur phonétique. Ainsi un *f* qui se prononce *v* en russe, mais s'écrit *b* fut substitué à la dernière lettre.

En outre, M. T. Timayenis, un Grec de naissance, professeur de langue grecque à l'Institut collegial, Springfield, Massachusetts, U. S. A. obtint de Watkins en caractères grecs modernes, le nom de son grand-père et trois lignes de mots grecs, correctement orthographiés, avec les accents et les signes divers placés correctement. Il en porte le témoignage en le signant de son nom et, bien plus, il fait remarquer que le nom écrit est très particulier, presque impossible à prononcer pour des lèvres anglaises. L'ardoise resta tout le temps en pleine vue et Watkins se borna à poser sur l'un des coins le bout de son doigt tout à fait immobile.

Depuis, le même Psychiste a obtenu des caractères chinois de forme parfaitement correcte. Il est probable que la Psychographie pourrait obtenir de l'écriture en toutes langues, pourvu qu'une des personnes présentes comprît cette langue même d'une manière très imparfaite. Il y a même des attestations qui prouvent que, dans certaines occasions assez rares, on a obtenu des écrits dans une langue qu'aucun des assistants ne connaissait. De même, et plus certainement encore, on a vu citer des faits absolument inconnus de toutes les personnes présentes.

Il est donc bien vivement désirable que des expériences complètes soient faites dans cette direction, avant que l'on se soit fait une opinion bien arrêtée.

(A suivre)

Dr DUSART.

ENTRETIENS AVEC TROIS DUALITÉS DE L'ESPACE

Troisième série

DIXIÈME ENTRETIEN

(Voir la *Revue* de février 1904).

Amis, la lumière astrale vous permettra de porter la clarté, non seulement dans les ténèbres de vos longues nuits, mais aussi dans vos âmes avides de lumière. Plus vous grandirez spirituellement, plus votre vue interne sera pénétrée par le rayonnement de cette pure vision devant laquelle tout ce qui fait l'objet de vos préoccupations ordinaires vous paraîtra illusoire et puéril.

A la lueur de ces clartés les Êtres spirituels auront conscience de leur vie commune comme les Êtres matériels ont conscience de la leur. Vous voyant tous sous votre véritable aspect, nul mensonge, nulle hypocrisie ne pourra tromper votre clairvoyance ni surprendre votre bonne foi.

Considérant le passé de la terre, vous reconnaîtrez, dans le chemin qu'elle

a parcouru, dans les phases qu'elle a traversées, dans les changements qu'elle a subis, la *Volonté* toute puissante et l'*Amour* infini qui présidait à ses destinées.

L'*Intelligence suprême*, adorée dans les jeunes humanités sous des formes enfantines et grossières, sera mieux comprise par vos esprits éclairés qui lui rendront hommage en collaborant à ses œuvres grandioses.

Les vertus inspirées par les différentes religions ; le sang versé par les martyrs de la foi ou du devoir ; les actes sublimes de la charité et du dévouement ; les hautes études des Incarnés qui se sont transmis de génération en génération les secrets des traditions anciennes ; en un mot, toutes les semences de vie spirituelle ont fécondé le sol terrien et préparé la moisson future.

Le *bien*, le *beau*, le *vrai* ne seront plus pour vous des mots vides de sens ; vous apprendrez à les connaître dans leur essence lumineuse par l'étude des courants subtils qui vous entraînent vers elle ou vous transmettent son doux reflet.

Un temps viendra où le progrès de votre évolution vous permettra de vivre dans la *Vérité*, d'agir pour le *Bien*, de contempler l'idéale *Beauté* sans nuage et sans voile. Alors vous embrasserez d'un seul regard tout ce qui forme les illusions trompeuses de la vie matérielle et tout ce qui compose les réelles grandeurs de la vie spirituelle et infinie.

Troisième série

ONZIÈME ENTRETEN

Il nous reste encore, amis, à vous indiquer le moyen de supprimer les crises douloureuses qu'ont dû subir jusqu'à ce jour, d'une part, les mères appelées à donner la vie à des êtres nouveaux, de l'autre, les Incarnés quand la mort les oblige à quitter leur corps de chair.

Le pur amour qui va remplir vos cœurs donnera à vos facultés effectives une ampleur, une extension à laquelle ne pourra plus suffire l'affection étroite et bornée d'un cœur humain. C'est sur les souffrants et les malheureux, surtout sur les âmes endormies dans la matière, que se portera votre besoin de dévouement et d'amour. Les jouissances qui seront la récompense de vos élans généreux seront infiniment supérieures à celles que vous procure un commerce charnel et trompeur.

Dans ces conditions nouvelles l'union de la chair ne sera plus le pivot sur lequel se concentrent les appétits grossiers de la nature inférieure ; ce sera l'acte réfléchi qu'accompliront, dans une mesure raisonnable, les Incarnés conscients de leur tâche créatrice.

Les pouvoirs que vous aurez acquis, vous donnant sur la matière une puissance de plus en plus grande, vous atténueront peu à peu les conditions

pénibles de la naissance et en supprimerez la douleur. Grâce au magnétisme l'Être humain fera son entrée dans la vie sans occasionner les déchirements et les souffrances qui ont été jusqu'ici la conséquence inévitable des fonctions maternelles.

Ces améliorations progressives vous amèneront jusqu'au temps, encore éloigné, où, dans vos corps, devenant insensiblement transparents et lumineux, les centres de vie se déplaceront d'eux-mêmes pour donner à l'acte et aux suites de la conception une forme plus idéale et plus immatérielle.

Troisième série

DOUZIÈME ENTRETIEN

Ce n'est pas sans raison, amis, que la mort a été jusqu'ici pour vous un sujet d'épouvante et d'effroi. Tant que l'Incarné sera dominé par ses passions, le moment où se brisent les chaînes qui le lient à la terre sera toujours pénible et douloureux.

Entouré de parents et d'amis inconscients de la transformation qui s'opère sous leurs yeux et à laquelle ils pourraient prêter une aide efficace; troublé par les cris de désespoir de ceux qu'il quitte, effrayé par les visions inférieures de l'astral qu'il entrevoit, le mourant subit tout à la fois les affres de la souffrance physique et les tortures de l'angoisse morale.

Les Êtres supérieurs, comme des frères attentionnés, s'empressent autour de lui, essayant, mais en vain, de faire pénétrer le calme dans son âme affolée; leurs fluides purs ont peu de prise sur ses fluides lourds et matériels et c'est en proie à la terreur la plus vive qu'il fait son entrée sur les plans invisibles.

Tout autre est la mort de l'Incarné qui a pris conscience de sa vie spirituelle et a commencé à se détacher des attractions terrestres par les efforts de sa nature supérieure. Son corps s'étant affiné sous l'influence du travail intérieur oppose peu de résistance à la pression des éléments dont il se sépare. Son mental épuré échappe aux empreintes grossières des fluides lourds de l'ambiance et perçoit de plus en plus distinctement les heureux effets du dédoublement définitif qui s'opère.

Sa famille spirituelle, avec laquelle il s'est mis en relation pendant sa vie mortelle, accourt l'assister à cette heure suprême, sans secousse, sans déchirement, il perd peu à peu de vue ses parents de la terre pour se retrouver avec ses frères et ses amis de l'Espace. Sortant de son corps comme le prisonnier sort de son cachot, il aspire la clarté lumineuse qui l'entoure et s'épanouit aux reflets des splendeurs sidérables.

Troisième série

CONCLUSION

Amis, les données contenues dans ces pages sur la vie immatérielle de

l'âme et la destinée des Êtres ont surtout pour but d'exciter dans vos cœurs le désir de recevoir par vous-mêmes les révélations de l'Invisible.

Si, avec la collaboration de simples et modestes mères de famille, nous avons pu vous faire entrevoir d'aussi lumineux aperçus, quelle intuition plus grande, quelle vision plus claire de la Vérité ne pourrons-nous pas vous donner lorsque nous aurons à notre disposition des intelligences mieux préparées, des cœurs plus purs, des cerveaux mieux outillés !

Venez donc à nous, amis, répondez tous aux appels qui vous sollicitent ! Réalisant toujours mieux les conditions que nous vous avons indiquées, mettez-vous à même de correspondre avec vos frères et vos amis de l'Espace sans intermédiaire et sans aide.

Deux grands courants font, à l'heure actuelle, circuler la vie dans les âmes. L'un, répondant aux besoins des facultés supérieures de l'intellect, dévoile les secrets de la sagesse et du savoir de tous les temps et prépare les intelligences à saisir les purs reflets de la *lumière divine*.

L'autre invite les cœurs blessés et meurtris à puiser au contact des amis invisibles les effluves réparateurs de l'*amour infini*.

A l'aide de ces reflets et de ces effluves toute illusion s'évanouira pour faire place à la réalité. La succession de vos vies terrestres et astrales vous paraîtra ce qu'elle est réellement : l'effet des mouvements périodiques qui vous font passer alternativement d'un plan à l'autre, comme l'ouvrier quitte son chantier, après chaque journée de labeur, pour se délasser à son foyer et réparer, par un repos nécessaire, les forces que réclamera son travail du lendemain.

Vous comprendrez aussi que vous pouvez, avec le temps et de courageux efforts, mériter de voir échanger la tâche pénible du manœuvre qui exécute, contre la tâche plus douce du maître qui commande.

Le retour sur la terre ne sera plus alors considéré comme un emprisonnement fatal, mais comme la possibilité de faire, dans un lieu et avec un vêtement approprié, l'application fructueuse des connaissances puisées aux sources même des forces souveraines et créatrices.

Laissez donc pénétrer en vous le fluide pur et éthéré ! ne mettez pas obstacle à son action bienfaisante ! Il éclairera votre conscience qui deviendra le tribunal sévère devant lequel vous jugerez vos pensées et vos actes.

Il réchauffera votre cœur et lui apprendra la fonction sublime du véritable amour qui se donne sans cesse sans jamais exiger de retour !

Alors, votre âme heureuse et régénérée entendra prononcer au fond d'elle-même ces paroles de l'Écriture qui donnent le signal des faveurs divines : « Je la conduirai dans la solitude et là je parlerai à son cœur. »

(Fin).

PETITE ENCYCLOPÉDIE SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES OCCULTES

VOIR LES N^{os} d'octobre 1900 à février 1901, *Revue spirite*.

CHAPITRE VII

CURIOSITÉS SUR LES NOMBRES

Les anciens tenaient pour malheureux les nombres pairs et pour favorables les impairs, particulièrement les nombres 3, 7 et 9, d'où l'adage :

Numero Deus impare gaudet !

Les Dieux se réjouissent des nombres impairs !

De tous les nombres, le plus mystérieux était le nombre 3 ; et dès le commencement du monde, il figure partout. Ainsi Adam eut trois enfants : Caïn, Abel et Seth. Noé en eut également trois : Sem, Cham et Japhet ; l'arche que construisit ce patriarche avait 300 coudées de longueur, et elle comportait trois étages.

Abraham reçut la visite de trois anges.

Samuel fût consacré à l'âge de 3 ans.

Aaron dit *Montagne* naquit trois ans avant son frère Mosché (Moïse) ; celui-ci fût caché trois mois par sa mère Jochabed et alors il fut sauvé des eaux ; 3 ans plus tard, il fut adopté par Thermouthis comme fils.

Trois mois après sa sortie d'Égypte, Jéhovah donna à Mosché, sa loi sur le Sinaï. Bientôt, trois lévites : Dathon, Coré et Abiron sont engloutis sous terre.

La loi de Moïse comporte trois parties : la partie morale, la partie politique et la partie rituelle.

Il faudrait de nombreuses pages pour énumérer tout ce qui a rapport au nombre 3 dans la Bible ; aussi devons-nous borner notre nomenclature aux faits les plus connus, partant indiscutables.

Nos lecteurs connaissent les trois mots fatidiques qui apparurent tout à coup en lettres lumineuses sur les murs de la salle de festin de Balthazar : MANE, THÉCEL, PHARÈS !

De même que ceux des trois compagnons de Daniel qui furent jetés dans la fournaise ardente : Ananias, Mizaël et Azarias.

Jonas resta trois jours dans le ventre d'une baleine. Les Philistins tuèrent les trois fils de Saül, conformément à la prédiction de la Sorcière qui avait évoqué l'âme de Schamuel (Samuel).

Judas Machabée remporta 3 victoires. On prétend qu'Absalon le fils révolté de David fut percé de trois dards par Joad ou de trois coups de dard.

Le royaume de David comprenait trois tribus : celle de Juda, de Lévi et de Benjamin. Ce *Saint* roi ayant offensé le Seigneur eut à choisir entre trois fléaux

comme punition : la peste, la famine ou la guerre ; le *Saint Roi* choisit la peste qui lui enleva 70.000 sujets, qui étaient totalement étrangers à l'affaire.

Dans un autre ordre d'idées, nous voyons que le Grand Sanhédrin des Juifs siégeait à Jérusalem et que dans ce tribunal, il y avait des juges de trois conditions différentes : des prêtres, des Lévites et des hommes de toutes les tribus, mais qui devaient être cependant propriétaires.

L'Arche sainte contenait trois objets ; les Tables de la Loi, une Mesure de manne et la Verge d'Aaron.

Dans les jours de deuil, les Israélites n'absorbaient, après le coucher du soleil, que trois choses : du pain, des légumes et de l'eau.

Ces mêmes Israélites n'avaient que trois fêtes principales : la Pâque, la Pentecôte et la Fête des Tabernacles.

L'eau de la *Fontaine de Job* était trois mois claire, trois mois troublée, trois mois verte et trois mois rouge.

Ceci cache un symbole qui n'a pas encore été expliqué, pensons-nous !

DU NOMBRE 3 CHEZ LES GRECS.

Dans la mythologie grecque, nous trouvons constamment ce chiffre 3 ; ce sont les enfants de la Terre seule : Brouté, Stéropée et Argé (Les Cyclopes), trois enfants de la Terre et du Ciel : Cattus, Briarée et Gygès (Les Géants) ; les trois Dieux majeurs : Jupiter, Neptune et Pluton.

Les 3 noms de Jupiter de Crète : Jupiter, Jovis et Zeus.

Les trois principales divinités : Jupiter, Cybèle et Neptune.

Le nombre 3 est tout particulièrement révérend dans les actes astrologiques, de même que dans les rites et les cérémonies de la religion ; c'était du reste, le nombre 3 qui était agréable aux Dieux comme nous l'avons vu ci-dessus.

Aussi les attributs de beaucoup de Dieux étaient triples : Jupiter avait ses foudres trifourchues ; Neptune portait comme insigne un trident ; le Royaume de Pluton portait trois noms ; Enfers, Tartare, Ténare.

Le portier de l'enfer Cerbère était tricéphale (à trois têtes).

Il y avait trois juges : Éaque, Minos et Rhadamante ; il y avait également trois Parques : Clotho, Lachesis et Atropos.

Il y avait aussi trois Euménides ou Furies : Alec-ton, Mégère et Tysiphonés.

Trois fleuves arrosaient les Enfers : l'Achéron, le Cocytus et le Phlégéon.

Enfin les Grecs avaient donné trois noms et trois attributs à Diane, à Minerve à Vénus, à Pluton, à Mercure, à Apollon, etc.

Le héros Thésée délivra la Grèce de trois brigands : Sinnis, Sciros et Procuste, et c'est bien à tort que l'on confond quelquefois ces deux derniers avec Sinnis.

Le fameux monstre Géryon, tué par Hercule avait trois corps qui ne tenaient ensemble que par la région abdominale, et c'est pour cela qu'on l'avait surnommé : *Tricorpor*, *Triformis*, *Tergeminus*.

Chez les Grecs, un grand nombre de fêtes duraient trois jours ; pour purifier les Assemblées, les prêtres les aspergeaient trois fois avec des branches de verveine et pour faire l'eau lustrale, il y fallait employer trois choses : de l'eau pure, un tison ardent et un foyer sacré servant à allumer le tison.

Ils admettaient trois âmes.

Ils honoraient plus particulièrement trois femmes pour leurs vertus matrimoniales : Pénélope, Alceste et Arthémise ; trois filles pour leur piété filiale : Antigone, Erigone et Métra.

Une loi défendait aux jeunes fiancées d'apporter chez leur mari plus de trois robes.

Les Grecs avaient trois grâces : Euphrosyne (la joie) ; Aglaé (l'éclat de la beauté), et Thalie qui présidait aux festins.

Trois déesses rivales en beauté : Junon, Minerve et Vénus ; trois Syrènes : Aglaope, Pisinoé, Thelxiépié ; trois Hellades ; Phaéthuse, Lamphie et Phœbé ; trois Hespérides : Maia, Electres, Taygètes, ou bien : Eglé, Aréthuse et Hespérides.

La Chimère grecque était formée de trois animaux différents : Chèvre, Dragon et Lion.

Le Sphinx était également tripartite : tête et poitrine de femme, corps de lion et ailes d'oiseau ; l'énigme qu'il proposait au voyageur comportait trois questions :

Quel est l'animal qui dans son enfance, marche à quatre pattes, sur deux dans la vigueur de l'âge et sur trois dans la vieillesse ? C'est l'homme.

Il y avait trois Gorgones : Gorgo ou Méduse, Stheno et Euryale.

Les Sibylles et les Pythonisses rendaient les oracles sur un trépied.

Socrate recommandait trois choses à ses disciples : la Sagesse, la Pudeur et le Silence.

De même que Vulcain eût trois forges : à Lemnos, à Lipari et sur le mont Etna, de même Bacchus eût trois nourrices : Bromie, Bacchée et Macris et à toutes trois, il leur tarit leur lait, tellement il était vorace.

CHEZ LES ROMAINS.

Dans la vie du Christ, le nombre 3, revient fréquemment : Dès sa naissance, trois Mages ou Rois (1) vont lui rendre hommage et lui offrent trois présents : de l'encens, de la myrrhe et de l'or ; ils lui donnent trois qualifications : Roi, Dieu, Homme.

Jésus reste trois jours dans le temple de Jérusalem ; au jardin des Oliviers, il fait trois prières.

Renié trois fois par Pierre, il fut supplicié le troisième des condamnés à

(1) Melchior, Balthazard et Gaspard.

mort avec trois clous, le 3 avril; il est censé mourir à trois heures du soir et ressusciter le troisième jour âgé de trois fois 11 ans ou 33 ans (1).

Durant les trois premiers siècles de l'Eglise, on ne baptisait point les enfants à leur naissance, mais à tout âge, en les plongeant trois fois de suite dans l'eau. C'est pour rappeler ce baptême primitif que le prêtre catholique verse trois fois de suite de l'eau sur la tête de l'enfant.

La religion catholique reconnaît trois vertus théologiques, trois séjours dans l'au-delà : Enfers, Paradis et Purgatoire.

Il a existé trois sectes judaïques : Rabiniste, Karaïte et Samaritaine; trois sectes chrétiennes, Catholique, Protestante, Schismatique.

Eusélie, Evêque de Césarée, l'ami de Constantin, nous dit que le nombre trois est le plus parfait de tous et l'image même de la Divinité.

Un auteur ecclésiastique Didyme, qui vivait au IV^e siècle de l'ère vulgaire, vers 380, nous informe que le nombre 3 se rapporte à ce qu'il y a de plus parfait et de plus divin.

Romulus (troisième de nom) fonde Rome avec 3.300 habitants divisés en tribus.

Nous connaissons le combat des trois Horaces et des trois Curiaces, ainsi que les trois livres de la Sibylle de Cumès; ces livres au nombre de trois fois trois ou neuf furent présentés à Tarquin, une première fois, et comme ils furent refusés, la Sibylle en brûla trois; puis une seconde fois présentés et refusés, elle en brûla trois autres; enfin présentés une troisième fois, les trois derniers furent achetés par Tarquin et enfermés au Capitole.

Chez les Romains, le Sacerdoce était divisé en trois compagnies : les Fabiens, les Juliens et les Quintilliens.

Le Temple de Janus fut fermé trois fois dans le courant de sept siècles; c'est ce même Dieu Janus qui portait inscrit dans sa main droite le nombre 300 et dans sa gauche 65 qui fournissaient ainsi le nombre de jours de l'année.

Nous savons qu'à Rome, il y avait trois ordres : Patriciens, Chevaliers et Plébéiens.

Il y avait également trois sortes de magistrats ou Triumvirs; dans les tribunaux, les magistrats avaient trois boules; la première marquée A, la deuxième marquée C et la troisième N. L. (*non liquet*).

Chez les Romains, les mois étaient divisés en trois parties : Calendes, Nones, Ides.

Ils avaient trois anneaux distinctifs : l'un en or pour les chevaliers, un

(1) Dans une vie Esotérique de JESUS DE NAZARETH que nous venons d'écrire et dont nous donnerons la primeur à la *Revue*, nous démontrons que Jésus n'est pas mort sur la croix et n'a donc pu ressusciter. Il n'a pas non plus quitté la terre à 33 ans, mais beaucoup plus âgé.

autre en argent pour les simples citoyens et le troisième en fer pour les esclaves ; ceux-ci étaient divisés en trois classes.

Sous la République Romaine, les Dépouilles Opimes furent remportées trois fois ; les fêtes en l'honneur des Dieux duraient généralement trois jours et trois nuits ; il y avait trois sortes de jeux solennels : jeux fixes ; jeux votifs ; jeux extraordinaires.

Marius fut nommé le troisième Fondateur de Rome ; le second avait été Camille qui avait délivré Rome des Gaulois, commandé par un Brenn ou Chef (Brennus).

Trois Paranymphe ou jeunes garçons vierges conduisaient les nouvelles mariées chez leur époux. Le *Suovetaurilium* était un sacrifice qui comportait la consécration de trois animaux : Porc, Brebis et Taureau, ce qu'exprime le terme *Su-Ove Tauri-lium*.

SUR LE TRIANGLE ÉQUILATÉRAL.

Le Triangle, nous le savons, appartient au nombre 3 ; il est connu de toute Antiquité et a été certainement un des premiers symboles utilisés par les hommes, avant l'emploi même du langage peut-être ?

Dans le triangle, l'angle du sommet symbolise Dieu ; l'angle gauche de la base : le Soleil (ou le Fils) et l'angle de droite : le feu (ou le Saint-Esprit) ; c'est là le *Triangle divin*.

Chez les Perses, le triangle était à la fois l'emblème de l'ÊTRE SUPRÊME et de la NATURE.

Zoroastre qui avait puisé sa Doctrine chez les Mages de Memphis, admettait deux principes co-éternels : le *Bien* représenté par la Lumière : Ormuzd et le *Mal* par les Ténèbres : Arhimann.

Depuis le Roi Shlômo (Salomon), fondateur et protecteur de la F. . M. . et patron de l'O. . des Templiers, le triangle et le nombre 3 ont toujours été considérés dans ces ordres comme sacramentels.

Schlômo ayant été trois, cinq et sept jours sans voir le premier G. . M. . Adonhiram, le fit chercher par neuf jeunes Maîtres : trois opérèrent leurs recherches par la Porte N (Nord) ; trois par la porte O (Occident) ; et trois par la porte M (Midi). Ces jeunes Maîtres ayant découvert Adonhiram qui avait été assassiné, mirent une branche d'Accacia sur la terre qui recouvrait son cadavre, afin de pouvoir en reconnaître ultérieurement l'emplacement.

Schlômo fit alors inhumer le premier G. . M. . dans le Sanctuaire du Temple et fit placer sur son tombeau la grande médaille d'or triangulaire, qu'il remit également aux trois maîtres chargés des funérailles.

Cette médaille découpée dans le métal solaire (*l'or*) avait la forme Triangulaire, avons-nous dit, et portait inscrit dans un cercle le nom de JEVE. Ceci eut lieu 1004 ans avant J.-C.

Nous avons donné plus haut la signification du Triangle divin, nous donnerons ici celle du Triangle lumineux : le sommet représente l'*Eternité*, l'angle droit de la base : la *Puissance* ; l'angle gauche : la *Science*.

Les trois grandes lumières placées en équerre sur l'autel M.·. représentent l'une l'Orient, l'autre l'Occident et la troisième le Midi.

Le Chandelier à sept branches qui figure sur le même autel représente :

Les trois monts : Moriah, Heredon, Sinaï ;

Les trois piliers triangulaires ;

Le Pont à trois arches.

Les trois grands coups qui frappèrent Adonhiram sont également symboliques, comme le nom du Grand Premier Maître dont le nom Hébreu se compose de *Adon* Seigneur, et *Hiram*, hauteuse de l'âme.

Trois scélérats l'assassinèrent ce maître et Schlômo fit exposer leur tête : l'une au Midi, l'autre à l'Orient et la troisième à l'Occident.

Les trois premiers grades de la F.·. M.·. sont : A.·. C.·. M. ; les trois premiers âges sont 3, 9, 27.

Dans la F.·. M.·. les santés sont portées en trois coups ou canons et en triangle par trois personnes.

Nous terminerons ce qu'il nous reste à dire sur le nombre 3 par quelques généralités et faits historiques.

Disons tout d'abord qu'un grand nombre d'objets comportent trois choses : le commencement, le milieu et la fin. Que toute chose se transmet commercialement d'un individu à un autre par *nombre*, *poids* et *mesures*, c'est-à-dire de trois façons ;

Que tout syllogisme se compose de trois propositions : la *majeure*, la *mineure*, la *conséquence*.

Le temps comporte trois états : le *Passé*, le *Présent* et l'*Avenir*.

FAITS HISTORIQUES.

Ferdinand-le-Catholique bannit les Juifs d'Espagne et ne leur donna que trois mois sous peine de mort pour quitter le pays, avec défense expresse d'emporter avec eux aucune espèce d'Or ou d'Argent.

Il fut fait défense aux chrétiens de les assister en quoique ce soit et cela sous peine d'excommunication majeure.

D'après cette odieuse loi, il sortit environ un million de Juifs d'Espagne, dont la plupart eurent une fin malheureuse. Les trois mois écoulés, les Inquisiteurs de la Foi se livrèrent à des recherches méticuleuses et le nombre des condamnés fut encore considérable. Le grand nombre de Juifs que les inquisiteurs firent périr par le feu, força le préfet de Séville à faire construire hors les murs un bûcher en maçonnerie qui s'est conservé jusqu'à nous, sous le nom de *Quemadero* (lieu du feu) (1).

(1) LLORENTE. *Histoire de l'Inquisition d'Espagne*.

Le Tribunal du Saint-Office avait trois juges et trois sortes de tortures principales. Ce fut Innocent III, qui rétablit la Torture que la Catholicité avait abolie avant lui.

La première torture était la *Corde*; la seconde, l'*Epreuve de l'eau*, et la troisième, celle du *Feu*, dénommée l'UTILE.

L'Inquisition faisait revêtir trois livrées : le *Sanbenito*, costume de toile jaune chargé d'une croix de Saint-André rouge sur le devant et sur le dos du costume; la *Samarra* en toile grise avec le portrait (*simulacre*) du condamné entouré de démons dansant une sarabande au milieu des flammes.

Enfin la *Samarra*, couverte de flammes renversées. Tous les condamnés étaient coiffés d'un *bonnet pointu* chargé de flammes et, de petits diabolotins.

SUR LE NOMBRE 7.

Le nombre 7 était considéré chez les anciens comme sacré et comme nous le verrons bientôt, il a joué un grand rôle dans l'histoire des Israélites, chez beaucoup d'autres peuples et dans la Franc-Maçonnerie.

Dans les songes du Pharaon expliqués par Joseph figuraient sept vaches grasses, sept vaches maigres; sept épis gras et sept épis maigres; sept années d'abondance et sept années de disette et de stérilité.

De même que le nombre 3, le nombre 7 a joué chez les Israélites, nous venons de le dire, un rôle important. Ils ont eu sept Macchabés, le Livre des sept sceaux, le chandelier à sept branches.

Jacob servit sept ans chez Laban pour obtenir la main de Rachel, mais son beau-père l'ayant trompé et lui ayant donné Lia, il servit encore sept ans pour obtenir enfin Rachel.

Sara épouse sept maris, qu'Asmodée étrangle consciencieusement; enfin elle épouse Tobie qu'Asmodée lui laisse.

Jéthro à sept filles.

Les Israélites sont réduits sept fois en esclavage. Ils ont sept étoiles, sept anges, devant le Seigneur (la face de Dieu); ils ont sept coupes d'or.

Les Hindous reconnaissent dans le corps de l'homme sept fluides premiers, qu'ils nomment *Dhatous* et qui constituent la substance plastique, dans laquelle les divers tissus du corps puisent leurs principes nourriciers. Ces fluides sont la lymphe (*Rasa*), le Sang (*Rudira*), la Fibrine (*Mâmsa*) constitutive des muscles, un liquide particulier du Périoste (*Asthi*) qui sert à la production de l'os; la moëlle contenue dans ceux-ci (*Maijâ*) et qui est produite par leur transformation intérieure; la substance grasseuse (*Medha*) qui produit l'obésité; enfin, la Semence ou Sperme (*Soukla*) substance assez complexe, qui sert à lubrifier l'être, intensifier sa vie, quand elle n'est point utilisée pour la reproduction.

Tout corps sain possède, dans des proportions convenables, ces sept fluides ou liquides primordiaux.

Les Perses avaient une légende analogue à celle de l'Echelle de Jacob; chez eux, c'était un escalier immense en forme de vis qui, partant de la terre, s'élevait jusqu'aux cieux et conduisaient à sept portes : la première était de plomb; la seconde d'étain; la troisième d'airain; la quatrième de fer; la cinquième de bronze; la sixième d'argent; enfin, la septième d'or. Ces portes célestes étaient les sept planètes des anciens : Saturne, Vénus, Jupiter, Mercure, Mars, la Lune et le Soleil.

On retrouve du reste des allégories relatives aux sept portes et aux sept planètes chez un grand nombre de nations.

Le nombre 7 apparaît rarement en Grèce; cependant nous voyons sept chefs ou Généraux assiéger Thèbes. Comme le Dragon des Hespérides, l'hydre de Lerne avait sept têtes. Les Grecs avaient sept Pléiades, sept Sages : Thalès, Bias, Cléobule, Solon, Chilon, Pittachus et Périandre (1); ils admettaient sept merveilles, les Pyramides d'Egypte, le Phare d'Alexandrie, le Colosse de Rhodes, le Tombeau de Mausole, le Temple de Diane à Ephèse, la statue de Jupiter Olympien, enfin le Labyrinthe de Crète.

Pythagore avait coutume de prononcer sept Aphorismes, qui sont restés célèbres et que voici :

1. — Sois longtemps à te faire un ami et à t'en défaire !
2. — Ne méprise personne ; un atome fait une ombre.
3. — Ne souille point le ruisseau qui t'a désaltéré.
4. — En hiver, ne demande pas asile à un ingrat ; la cendre des tombeaux n'est pas plus froide que celle du foyer d'un ingrat.
5. — Passe au vieillard ses défauts ; redresse-t-on le fer quand il est froid ?
6. — Ne mêle point de fiel dans la coupe des absents.
7. — Si tu crains la boue et le sang, ne touche que du doigt un peuple en révolution.

(A suivre).

ERNEST BOSC.

A NOS LECTEURS.

Un grand nombre de nos lecteurs nous ont fait l'honneur de nous écrire sur des sujets très-divers ; ne pouvant leur répondre individuellement à chacun, nous fournirons ici quelques renseignements utiles au plus grand nombre :

1° Notre Petite Encyclopédie des sciences occultes est loin d'être terminée; dans le présent numéro, nous donnons le Chapitre VII *Curiosités sur les*

(1) Ils écrivaient en cercle les noms des sept Sages, ne voulant pas déterminer, par un classement quelconque, leur rang.

*nombre*s ; puis, nous donnerons des chapitres sur la démonologie, les Esprits de la nature, les satyres etc. ; sur l'homme et ses corps, etc., etc.

2° Au sujet de BELISAMA ou l'*Occultisme celtique dans les Gaules*, nous attendions des renseignements; les ayant reçus nous poursuivrons prochainement la suite de ce travail.

3° Nous donnerons prochainement aussi *La vie Esotérique* de JÉSUS DE NAZARETH.

4° Enfin, un article sur *la Guerre*, cet article sera dédié aux Théosophes et aux Théosophistes.

Nous ajouterons que c'est bien à tort que certains théosophes ont voulu faire supposer que nous avions mal interprété des paroles prononcées dans des conférences théosophiques : tout mauvais cas est niable, mais nous ne sommes pas encore un ramolot, et, ayant bon pied et bon œil, nous répondons à diverses affirmations fausses.

Par une simple ligne publiée dans l'*Introduction* de Notre DOCTRINE ESOTÉRIQUE *à travers les âges* sur la *Old England*, nous avons obtenu (nous le pensons du moins et cela, à tort ou à raison) une section française de la Théosophie : mais nous voulons encore davantage, car la Mentalité en France étant beaucoup plus développée qu'en Angleterre, le véritable foyer théosophique doit-être à Paris.

Pour aujourd'hui, nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet et nous remercierons en terminant ceux qui on bien voulu nous féliciter au sujet de ce que nous avons dit sur les divers congrès.

E. Bosc.

CERCLE DES RECHERCHES PSYCHIQUES

DE SAINT-PÉTERSBOURG

Cher Monsieur Leymarie,

C'est avec une grande joie, que je m'empresse de faire part à nos frères spirites de la fondation de la première grande Société spirite à Saint-Petersbourg ; sur cent trente millions d'habitants, la seule et unique en Russie !

L'histoire de la fondation de cette société est très intéressante. La voici telle que je l'ai reçue de M. Olimpî Julianovitch Stano, membre du conseil d'administration de la Société, spirite de la première heure, qui cherche la vérité, qui aime le spiritisme et veut le faire connaître à tous les intelligents et à tous les cœurs ulcérés par les épreuves de la vie.

Le 2 juin 1900, M. le sénateur P. Durnovo, au nom du ministre de l'Intérieur, M. de Sipiagine, accorda son autorisation à l'ouverture du *Cercle des recherches Psychiques de Saint-Petersbourg*. L'organisation primitive de la société avait été faite par M. V. I. Pribytkoff, rédacteur du *Rébus*, bien connu par ses nombreux articles; tous prouvent combien il a à cœur d'en-

seigner notre philosophie en la rendant compréhensible aux esprits les plus réfractaires.

En 1893, M. Pribytkoff invita ses collaborateurs, ses souscripteurs et les amis de notre cause, à prendre part à cette société, *la première en Russie*. A M. Pribytkoff s'associa M. O. I. Stano pour l'élaboration des statuts de la nouvelle société. M. Stano présidait aussi à toutes les séances, qui avaient lieu dans le local de la rédaction du *Rébus*, avec les médiums : Sambor et Janek, bien connus des lecteurs de la *Revue spirite*. En 1895 eut lieu le transfert de la rédaction du *Rébus* à Carskoe-Sielo, la société se transforma en deux cercles : un à Carskoe-Sielo, sous la présidence de M. Pribytkoff, l'autre à Saint-Pétersbourg, sous la présidence de M. O. I. Stano.

En 1897, MM. J. A. Karyschew, Semenow et Taiz, élaborèrent les statuts de la société et les présentèrent à M. Goremykine, ministre de l'Intérieur, mais celui-ci refusa son autorisation à l'ouverture du cercle.

A ce qu'il paraît, M. Goremykine est de cet avis, que la Russie, qui possède des millions de positivistes, de matérialistes, de nihilistes et d'athées, qui tous nient l'existence du principe spirituel dans l'homme et trouvent par conséquent l'existence de Dieu superflue, n'a pas besoin de spirites.

En 1899, MM. Aksakoff, Pribytkoff, Stano, Semenow etc., en tout huit personnes, se placèrent à la tête de l'Association, formèrent un conseil d'administration et présentèrent les statuts de la nouvelle société à M. le ministre Sipiagine, lequel, comme je l'ai dit plus haut, par l'intermédiaire de M. le sénateur P. Durnovo accorda son consentement à l'ouverture du cercle. Or, les fondateurs de la *première* société spirite, à Saint-Pétersbourg, sont MM. A. N. Aksakoff, auteur de *Animisme et Spiritisme*, fondateur de la *Revue spirite*, *Psychische Studien*, de Leipzig, esprit très vaillant, et ami du progrès, ardent défenseur et propagateur zélé de notre philosophie, qui réunit à un degré remarquable les qualités du philosophe et de l'écrivain : V. I. Pribytkoff ; le Dr Pagorelskij ; le colonel Pawlow ; Mme Pawlowa ; l'ingénieur J. A. Karyschew.

Le 14 juillet 1900, eut lieu une assemblée générale de tous les membres du cercle. Pour le Conseil d'administration furent élus : M. J. A. Karyschew, ingénieur, employé à la Chancellerie de Sa Majesté le Tzar ; M. S. W. Petrow, et M. O. I. Stano.

La société est composée de 100 membres. Elle possède une bibliothèque des œuvres spirites dans toutes les langues, des dons de MM. Aksakoff, Pribytkoff et autres membres du cercle. Le bibliothécaire est M. Serge Semenow, investigateur consciencieux, penseur de grand mérite, qui a pris part aux travaux de la section philosophique du congrès de 1900. Parmi les membres du cercle, se trouvent : M. Feldmann, hypnotiseur bien connu. Mme Semenowa, née Krijanowskaïa, le médium connu de J. W. Rochester

et MM. Petrovo, Solovovo, érudit spirite de haute raison, qui embrasse avec ardeur toute théorie nouvelle qui lui présente un idéal généreux.

Le programme du « Cercle » des Recherches psychiques de Saint-Petersbourg est vaste et embrasse l'étude du Spiritisme, de l'Hypnotisme, du Magnétisme, de la Médiummité etc., il a pour but d'encourager les recherches dans le domaine de l'occultisme.

Comme je viens de le dire au commencement de mon article, sur 130 millions d'habitants, c'est l'unique société spirite en Russie.

Adsis inceptis créator mundi nostris!

JOSEPH DE KRONHELM.

LES VISIONS DE MME DE FERRIEM

(Suite)

En mai 1896 plusieurs personnes se trouvaient en visite chez Mme de Ferriem, à la Friedrichstrasse de Berlin, causant de différentes choses, n'ayant aucun rapport avec la médiummité de l'hôtesse, lorsque le médium, inopinément, ferma les yeux, appuya la main droite sur son front, et dit :

« Je ne dors point !... j'ai pleine conscience de moi... Mais savez-vous bien ce que je vois à présent ? C'est un grand incendie ! Une ville en feu ! Oui, c'est une grande ville en flammes ! Dans les rues je vois des lampes à gaz et à l'électricité. Tout est en flammes !... et le ciel plein de milliards d'étincelles ! Je connais parfaitement bien ces rues et ces églises. ., mais le nom de la ville m'échappe. Les toits des maisons sont multicolores. Mais quelle terrible fumée s'échappe des toits ! J'entends le craquement des toits... et l'écroulement des murs. Les maisons brûlent comme des allumettes ! Ah ! voici l'hôtel de ville qui prend feu ! Mon Dieu ! comme ces pauvres gens courent affolés..., regardant s'en aller en fumée leur avoir, J'aperçois un fleuve, qui traverse la ville. Ce n'est pas une ville en Allemagne..., non ! Cette ville se trouve bien loin d'ici. On sonne dans toutes les églises ! Voici la gare !... voici un train prêt à partir..., mais il ne partira pas, à cause des décombres sur la voie. La gare est aussi en flammes. Ah ! voici l'hôtel que j'habitais ! Je suis sur le pont ! D'ici je vois distinctement, que c'est un quart de ville en flammes.

« De l'autre côté du fleuve j'aperçois une montagne. Ah ! j'y suis !... ce fleuve c'est le Danube..., mais oui ! c'est le Danube ! Voici la cathédrale... voici le Danube et de l'autre côté la montagne..., sur laquelle j'aperçois des milliers de personnes ! Là, je vois aussi, distinctement, un tunnel..., par lequel je vois passer une masse de monde. Si je ne me trompe pas, cette ville en flammes : c'est Budapesth ! J'y suis allée, pourtant. Mais oui ! Certainement ! je ne me trompe pas... c'est bien Budapesth ! Voici une grande

place !... je ne me rappelle pas son nom... Les tramways électriques la traversent en tous sens. Oui !... maintenant je la reconnais bien cette ville, pour y avoir séjourné plus d'une fois... c'est Budapesth !...

« Je me trouve toujours sur le pont, d'où je puis le mieux observer l'incendie. Mon Dieu ! quel terrible spectacle ! Partout de la fumée !... partout des décombres ! Ah ! voici la cheminée, et la moitié du toit d'une grande maison, qui descendent dans la rue avec un fracas épouvantable ! Les rues sont pleines de décombres ! Impossible de passer ! Et ces pauvres habitants, qui courent çà et là..., en se tordant les bras de désespoir ! Ah ! cette fumée, si noire, si épaisse ! Et ce soleil !... si brûlant !... et cette chaleur étouffante ! Mais j'entends le tonnerre... voici l'orage qui approche. Les bateaux à vapeur partent. Le vent se lève ! C'est un ouragan !

Je tremble ! Je ne puis plus rester sur place ! Je pars ! Je vois l'incendie de loin. N'est-ce pas le pont : « Margarethenbruecke ?,... ou bien, serait-ce le pont suspendu ? Mais non, ce n'est pas le pont suspendu... ; ce pont a des piliers en pierre !... »

Le médium ouvrit les yeux et se tut. — Cette vision, non encore accomplie, a été publiée dans les journaux suivants : Dans : *Kritik*, paraissant à Berlin, le 18 septembre 1897 ; dans *Fueherer*, paraissant à Milwaukee (Wisconsin), en août 1897 ; dans : *Heitschrift pur Spiritismus*, en 1897 ; dans : *Die Scherin de Ferriem*, le 1^{er} juillet 1899. (A suivre).

JOSEPH DE KRONHELM.

P. S. — Les lecteurs de la *Revue Spirite* se rappellent la douzième vision de Mme de Ferriem (*Revue Spirite*, septembre 1900, page 557), concernant le « grand réformateur » ; le médium le voit prêchant dans des grandes villes telles que Paris, Amsterdam, Vienne etc. Or, j'apprends de M. Frédéric Godefroy Kerkau, rédacteur du journal : *Die Scherin de Ferriem*, que Mme la comtesse Adelma de Vay, a vu le « réformateur » dans sa vision au verre d'eau, et que la description qu'elle en fait, s'accorde exactement avec celle de Mme de Ferriem.

J. DE K.

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE (1)

(Extrait de *Psychische Studien*, janvier 1901).

Il nous a paru intéressant de reproduire l'article ci-dessous, qui donne sur le livre et les expériences de M. de Rochas, l'opinion d'un des hommes les plus compétents de l'Allemagne, sur ces questions.

Nous sommes à une époque où à la joie ardente de vivre vient se mêler la préoccupation d'un au-delà ; la première trouve son triomphe dans les con-

(1) Grand in-8° très luxueux, de 277 pages, nombreuses illustrations, 30 francs.

ceptions esthétiques courantes de la vie, l'autre, qui déjà attire à lui la science, cherche sa satisfaction dans les efforts faits pour atteindre le signe sensible de la survie. Nous éprouvons le besoin de nous élever au-dessus de la matière inerte ; l'art et le mysticisme ne font qu'ouvrir la voie à nos impérieuses aspirations aux sublimes hauteurs. Malgré les différences, c'est dans l'un et l'autre cas, une *seule et même* grande aspiration qui nous domine.

L'époque explique le livre que nous présentons au public, livre qui nous offre la brillante synthèse de l'esprit artistique et de la recherche scientifique. Il ouvre des horizons *nouveaux*. Cependant, il doit sa vraie valeur non pas à sa nouveauté, mais à cette plénitude de *beauté* qui est l'évangile de tous les temps. Le psychologue, l'artiste y puiseront toujours de nouvelles inspirations. M. de Rochas ne pouvait donc choisir, pour le caractériser de meilleure devise que ces lignes de Claude Bernard : « La science ne contredit point les observations et les données de l'art, et je ne saurais admettre l'opinion de ceux qui croient que le positivisme scientifique doit tuer l'inspiration. Suivant moi, c'est le contraire qui arrivera, nécessairement. L'artiste trouvera dans la science des bases plus stables, et le savant puisera dans l'art une intuition plus assurée. »

M. de Rochas n'est pas un nouveau venu pour nous. Souvent nommé, peu connu, il est devenu l'une de ces autorités dont le nom est dans la bouche de la foule des demi-instruits. C'est là en général, un mauvais signe, mais M. de Rochas fait exception. C'est un véritable savant, un investigateur fier et sagace, qui n'a jamais recherché cette popularité qui lui est arrivée par surcroît comme un présent des dieux. A ne l'apprécier qu'au point de vue de son activité littéraire, M. de Rochas est extraordinaire ; il dépasse à cet égard même du Prel, ce qui est beaucoup dire. Je laisse de côté ses écrits militaires — il est officier — pour ne citer que ses principaux ouvrages d'ordre psychologique (Il serait presque impossible d'énumérer ses écrits de moindre étendue).

Son premier ouvrage dans le domaine de la psychologie et de l'histoire de la civilisation — deux points de vue que M. de Rochas réunit toujours — est intitulé : *La science des Philosophes et l'art de Thaumaturges* (1882). La même année il publia : *Les épreuves par le Feu*. En 1885 suivirent *La suspension de la Vie*, *L'audition colorée* et *La lévitation*. Deux années plus tard parut son important ouvrage *Les Forces non définies* que je n'ai malheureusement pas pu consulter, vu qu'il est épuisé en librairie. Les ouvrages suivants : *Les états profonds de l'Hypnose*, *Les états superficiels de l'Hypnose* et *L'Extériorisation de la Sensibilité* (1893-1895) ont un lien étroit entre eux. Ils sont dépassés par un ouvrage, paru en 1896, *L'Extériorisation de la Motricité*, le meilleur peut-être de ses travaux, où se trouvent décrites entre autres, les séances avec Eusapia Paladino. *Les*

Frontières de la Physique (1898) résument les résultats acquis, tandis que *Les Effluves odiques* constituent une monographie nouvelle. Aucune de ces œuvres n'a été traduite en allemand.

L'activité littéraire ne fait évidemment pas le savant. Il faut tenir compte de la valeur plus que du nombre des écrits et se demander s'ils ont fait progresser la science. Sous ce rapport les mérites de M. de Rochas sont incontestables. Je ne saurais mieux le caractériser qu'en disant qu'il tient le milieu entre Aksakof et du Prel. Il partage avec Aksakof une compétence pratique très étendue, fondée sur une série d'expériences innombrables qui témoignent d'une ardeur infatigable. Sur ce point, ils dépassent tous deux du Prel chez qui l'expérimentation a été précisément le côté faible. M. de Rochas rappelle du Prel par la brillante élaboration de la théorie. Ce qui caractérise le développement de ses théories, c'est la vaste conception, la portée étendue, et, bien qu'inférieur à du Prel comme *philosophe*, il n'en est pas moins un brillant théoricien, peut-être un théoricien trop hardi, car ses théories courent avec des bottes de sept lieues, dépassant souvent les faits à marche plus lente, au lieu de les suivre sagement à distance sans prendre cependant une allure boiteuse. Il faut donc accueillir avec réserve les conclusions des recherches de M. de Rochas et ne les admettre comme démontrées qu'après les avoir soumises à une sévère critique. Une autre erreur, que M. de Rochas partage avec du Prel, c'est la trop grande valeur qu'il accorde aux faits historiques : ses connaissances historiques peu communes ont sans doute exercé leur séduction à cet égard.

Comme on le voit, nous sommes redevables, très redevables à M. de Rochas. Il est au premier rang des investigateurs du médiumnisme et, si depuis quelque temps la science française dispute la suprématie à la science anglaise, sur ce terrain, c'est en première ligne aux travaux du comte de Rochas d'Aiglun qu'elle le doit.

Dans le nouvel ouvrage qu'il vient de publier, M. de Rochas se révèle à nous par un nouveau côté. Son livre est en effet un traité très complet de *l'Influence de la Suggestion hypnotique sur le Geste*. Il est évident que ce n'est qu'à une époque comme la nôtre, et sous la plume d'un homme unissant le sentiment artistique à l'esprit scientifique, qu'une œuvre semblable à pu être écrite.

Le point de départ scientifique des expériences de M. de Rochas est très simple. On sait que chaque passion, est accompagnée de gestes qui lui sont propres : expression du visage ou attitudes de la tête, du tronc et des membres. Le *Somnambulisme* a la propriété d'isoler les phénomènes psychiques, de les montrer dans toute leur intensité sans mélange d'impressions étrangères. L'individu normal qui éprouvera des sentiments de crainte, d'amour, de haine, etc., ne les présentera jamais à l'état de pureté,

mais combinés à d'autres représentations ou sentiments. Il en est tout autrement dans le somnambulisme provoqué. Le somnambulisme est un état de *monoïdéisme*. Ici *chaque* perception est dégagée de toute association; elle répond à une idée unique; toutes les autres sont supprimées, et cette idée s'empare avec intensité et sans partage de tout l'individu. Il en résulte que les gestes, expression de cette idée, offrent leur plus haut degré d'intensité. S'il s'agit d'un sujet exceptionnellement accessible à la suggestion, l'expression des sentiments atteindra chez lui sa puissance maximum; il sera un instrument capable de traduire par des expressions homogènes adéquates, toute l'échelle des sentiments, jusqu'aux mouvements de l'âme les plus délicats. Un semblable instrument reproduira à tout moment, tel sentiment qu'on voudra.

Il va de soi que de semblables recherches ont une importance capitale pour les arts plastiques. L'art est toujours forcé d'avoir plus ou moins recours à l'étude des modèles. Mais si les lignes du corps présentent une sorte d'immutabilité qui s'offre constamment à l'observation de l'artiste, il en est tout autrement de l'expression du visage et des gestes. Ici l'artiste doit fixer par des esquisses des phénomènes transitoires ou les compléter par sa fantaisie. Jusqu'à ce jour le moyen de provoquer *à volonté et à tout instant* les états psychiques désirés et leur expression au-dehors n'existaient pas; M. de Rochas indique la voie à suivre pour y arriver, et son modèle idéal est *Lina*.

Lina est une jeune femme, qui fut un des plus beaux modèles de Paris et dont le sentiment esthétique s'est développé par la fréquentation de très grands artistes. Ce qui la caractérise surtout, c'est la noblesse et l'intensité de ses mouvements; elle en est redevable à sa taille élevée et aux harmonieuses proportions de son corps. En même temps, elle possède une rare sensibilité hypnotique; rien qu'en la fixant du regard ou en exerçant une pression sur un point hypnogène, elle tombe dans un état superficiel d'hypnose. Cet état est invariable, ce qui assure la comparabilité des expériences.

M. de Rochas a débuté par des *suggestions verbales*. Il plaçait Lina dans cet état superficiel d'hypnose et lui donnait diverses suggestions. La suggestion pure et simple (par un mot, par exemple) n'était pas suffisante; il fallait lui présenter l'idée dans toute sa clarté, la développer et l'accentuer par des détails toujours nouveaux, jusqu'à ce que les gestes, d'abord mal définis, eussent pris leur intensité maximum. A ce moment, on photographiait le sujet. Il fallait, de la part de l'expérimentateur, une attention soutenue, car la moindre défaillance retentissait sur Lina.

Au nombre des attitudes photographiées, il y a des gestes d'une beauté saisissante. Je mentionnerai spécialement « Marie Magdeleine » et

« La France à qui l'on vient d'arracher l'Alsace et la Lorraine » et « la France à qui l'on rend l'Alsace et la Lorraine. » Une puissance d'expression réellement tragique caractérise ces poses sublimes. M. de Rochas a rapproché quelques poses d'atelier des attitudes obtenues dans l'hypnose, mais ces dernières défilent toute comparaison. On peut se faire une idée de la puissance de la suggestion en voyant les résultats de la suggestion faite à Lina qu'elle était « Jeanne d'Arc sur son bûcher » ; quand on lui eut dit que le bûcher était allumé, elle sentit réellement les brûlures, et pour ne pas risquer d'avoir un accident, il fallut lui affirmer sans retard que les flammes étaient sans action sur elle.

Très intéressante est la scène reproduite par deux photogravures, véritable reconstitution de « Phryné devant le tribunal des Héclastes ». Lina était arrivée en retard pour la séance ; M. de Rochas lui fit des reproches qui l'émurent beaucoup. Il la rassura mais en lui déclarant qu'il lui suffirait de montrer la perfection de ses formes pour se concilier l'indulgence de tous. Alors, avec un geste d'une incomparable noblesse dans sa simplicité, elle retira l'épingle qui retenait son vêtement, et, le buste nu et palpitant, elle regarda d'un air de défi les artistes émerveillés qui l'entouraient (1). On utilisa aussi Lina pour obtenir trois images destinées à une affiche ; ces trois images sont d'une expression remarquable, mais pas assez monumentales pour une affiche.

A un moment donné, M. de Rochas modifia sa méthode (p. 98). Il reconnut qu'il n'y avait pas besoin de si longs développements de la suggestion, quand la passion était sculptée, pour ainsi dire, dans un langage qui lui donnait, en peu de mots, toute son énergie. C'est le cas des écrivains classiques. Il éveillait donc simplement chez Lina l'image d'une personnalité déterminée et il suffisait alors de lui lire des passages célèbres des grands tragédiens pour lui voir mimer, avec une admirable justesse, la série des émotions exprimées. Des scènes entières furent ainsi reproduites par elle. Les images d'« Esther » (de Racine) sont particulièrement belles. Le tragédien français André Ripert témoigna, à la vue de ces reproductions scéniques une admiration sans bornes. « J'ai la certitude, écrivait-il à M. de Rochas, que ce genre d'études poursuivi méthodiquement, en ayant soin de ne faire entendre au sujet que des artistes assez pénétrés des sentiments qu'ils expriment pour les lui communiquer et la faire vibrer juste donnerait des résultats imprévus et inappréciables non-seulement pour nos jeunes acteurs privés de toute école de mimique et de gesticulation, mais encore pour les plus habiles qui trouveraient là un modèle transcendant

(1) Cette pose à inspiré à M. Seysses une statuette qui a été fort remarquée au salon de 1899 et une grande statue en marbre qui figurera à celui de 1901.

pouvant seul leur montrer jusqu'où l'on peut aller dans l'art si difficile du théâtre en s'appuyant sur l'esthétique et sur la vérité ».

Les expériences précédemment mentionnées de M. de Rochas n'offrent rien d'absolument nouveau aux psychologues. Tout hypnotiseur de renom, et mieux encore, les charlatans, ont reproduit des scènes de mimique de ce genre avec leurs médiums. Ce qui est nouveau, c'est leur emploi *pour l'art*. Dans les expériences suivantes, où M. de Rochas recherche les effets de la musique sur Lina, de nouvelles voies sont ouvertes, car les expériences anciennes avec des sensitifs, consciencieusement décrites dans le chap. III, n'ont guère d'intérêt. Quoi qu'il en soit, les *suggestions musicales* occupent la plus grande partie de l'ouvrage,

M. de Rochas débute par l'exposé des lois fondamentales. Tandis que la suggestion verbale agit le plus énergiquement dans l'état superficiel d'hypnose, la suggestion musicale est d'autant plus intense que le somnambulisme est plus profond (1). Les gestes varient avec le genre de musique : si celle-ci est passionnée, les gestes décèlent une agitation extrême ; si elle n'est que décorative, c'est-à-dire ne suscite que des impressions auditives agréables, les gestes deviennent faibles et monotones et constituent ce qu'on appelle généralement *extase*.

M. de Rochas passe ensuite à des expériences de détail, où le professeur Lionel Dauriac et de M. E. Poirée, deux musiciens distingués, l'ont puissamment aidé (Il y a lieu de remarquer que Lina chante quelque peu en s'accompagnant de la guitare, mais qu'elle n'a aucune culture musicale).

On expérimenta d'abord l'audition de sons *isolés* ; ceux-ci provoquent une sensation, une sorte de frémissement, qui semble s'étendre à toutes les parties du corps. La région moyenne de l'échelle sonore lui est agréable. Les tons très hauts provoquent l'expression de la souffrance produite chez tout le monde par un cri strident ; les tons très bas déterminent le faciès de l'angoisse, de la terreur. Comment Lina aurait-elle réagi à l'audition du « Don Quichotte » de Strauss ! — De l'intensité du son paraît dépendre l'intensité de la réaction.

On passa ensuite à l'étude de l'action de *sons entendus successivement* reliés entre eux par des rapports de tonalité et de modes. Voici quel en fut le résultat : la première note agit comme son isolé ; puis à mesure que les notes s'élèvent, dans une gamme ascendante, les excitations, qui ont débuté par les pieds et les jambes, les abandonnent pour se localiser dans le tronc et la taille, puis dans les membres supérieurs (bras et mains), ensuite dans la poitrine et

(1) L'effet de la musique est tellement intense chez Lina qu'on ne peut réellement expérimenter que dans le sommeil superficiel.

les épaules et enfin dans la tête. Quand on redescend la gamme, les excitations se produisent en sens inverse.

On songea alors, naturellement, à mettre en œuvre des *sons rythmés et mélodiques*. Dans le premier groupe rentrent les marches et les danses, M. de Rochas constata avec surprise que les gestes de la partie inférieure du corps exprimaient le rythme, ceux de la partie supérieure la mélodie (1). Ces deux ordres de gestes se différencient nettement l'un de l'autre. On peut marquer le rythme par de simples instruments de percussion, et les jambes et les pieds se mettent à exécuter des mouvements adaptés à ce rythme, tandis que la partie supérieure du corps reste inerte. La vie ne s'y révèle qu'avec l'apparition de la mélodie. Il en résulte que la mimique accompagnant un même rythme varie suivant la mélodie. M. de Rochas essaya diverses danses, et l'on reconnut que Lina exécutait des danses arabes, espagnoles et javanaises, et même des danses depuis longtemps tombées en désuétude, qu'elle ne connaissait pas et ne pouvait connaître, exactement comme elles devaient se danser. Ainsi elle se servait, dans une danse espagnole, des castagnettes, suivant les règles de l'art, tandis qu'elle les rejetait quand on lui jouait une autre danse. Le menuet doit être cité spécialement, à cause de la grâce extrême qu'elle a mise à le danser.

Tout autre a été l'influence des *compositions passionnelles*. Ici Lina déploie la puissance dramatique la plus élevée. La musique du Faust de Gounod provoque, chez le sujet, une mimique et des attitudes dont la vérité et la beauté n'ont jamais été surpassées. Wagner et Beethoven ne l'ont émue que médiocrement. La musique de Verdi, au contraire, a produit des résultats puissants, surtout le « Miserere » du Trouvère, dont les effets ont été poignants. Cela tient probablement à ce que Lina est extrêmement sensible à la musique religieuse.

Jusqu'ici on n'avait cherché à agir que sur la sensibilité de Lina; on devait songer à agir en même temps sur son intelligence et à combiner à l'influence musicale celle du sens des paroles chantées. L'effet n'en fut guère accru; Lina mima la musique dramatique avec la même perfection, que le texte lui fût ou non connu.

M. de Rochas a consacré un chapitre spécial aux chants populaires. Il y voit l'expression du sentiment national à son plus haut degré d'intensité. L'effet produit sur Lina dépassa toute attente. Il faut avoir vu son interprétation de la *Marseillaise* — représentée sur la couverture du livre — pour

(1) C'est l'extension à un intervalle de plusieurs octaves de la règle déjà signalée pour un octave, la mélodie étant donnée par les notes hautes qui actionnent la partie supérieure du corps et le rythme par les notes basses qui actionnent les membres inférieurs.

se faire une idée de la puissance d'expression dramatique dont l'homme est capable.

On a observé que la même musique provoquait toujours exactement les mêmes gestes. Mais ce geste est plus ou moins brusque suivant la manière dont le morceau est joué, de sorte que la mimique se conforme au *sens* donné par le musicien.

M. de Rochas termine le récit de ses expériences par ces mots. « De même qu'un Stradivarius dont un maître aurait joué pendant de nombreuses années, cette jeune femme est devenue un instrument merveilleux dont toutes les fibres vibrent aujourd'hui au moindre coup d'archet. Mais, hélas, sa délicatesse même le rend fragile et chaque effort un peu violent provoqué par la lutte pour la vie tend à le détraquer ».

C'est en s'appuyant sur ces expériences que M. de Rochas a développé sa théorie de la musique et de l'art chorégraphique. Et l'on peut constater là que M. de Rochas n'est pas seulement un habile observateur, mais un théoricien riche en idées. Son chapitre sur l'« action de la musique sur le corps astral » montre jusqu'où il a porté les conséquences de ses théories. Quelques faits insignifiants ont été le point de départ d'une théorie qui nous paraît, à nous autres Allemands au penser lent, presque trop « théorique ». Il y a lieu d'attendre et de voir si elle résistera à la vérification de ses fondements.

Au livre sont annexés plusieurs appendices qui n'ont d'intérêt que pour le psychologue. Leur examen détaillé nous entraînerait trop loin.

Je pense avoir donné une idée suffisante du riche contenu de cet ouvrage. Des paroles ne peuvent exprimer la jouissance esthétique qu'il procure. Ici l'image est nécessaire. Dans ce sens on peut dire que c'est une œuvre *modèle*. Des centaines de figures, de phototypies et de vignettes illustrent le texte ; chaque ligne témoigne du sens artistique le plus fin. Les deux figures des couvertures sont l'œuvre du peintre tchèque Mucha, dont le fin coloris est universellement apprécié. En Allemagne même, le livre de M. de Rochas commence à être considéré comme une œuvre d'art, et il l'est effectivement. La musique, la peinture, la poésie et la science s'y combinent si intimement qu'il est et restera unique dans son genre. C'est là précisément le point faible des expériences de M. de Rochas : elles ne seront possibles qu'une fois. Au fond ce sont des expériences *individuelles*, que des conditions exceptionnelles ont favorisées et M. de Rochas avoue lui-même qu'il n'a pas trouvé une seconde Lina.

Les expériences que l'ouvrage de M. de Rochas a fait naître chez des esprits enthousiastes, tels que M. le Dr Héricourt qui les a exprimées dans la *Revue hebdomadaire*, espérances se traduisant par le rêve d'une académie d'art hypnotique, resteront donc probablement à l'état de rêve. Car le beau,

qu'offrent de semblables expériences, n'est acheté qu'aux dépens de la santé d'un être humain. L'entraînement hypnotique nécessaire, avec tout ce qu'il présente de contraire à la nature, doit ruiner la santé du sujet (1). Il me semble que le beau, dans ces conditions est d'un prix trop élevé. Telle est la pensée qui a gâté le plaisir que j'ai eu à lire ce livre. Cette pensée peut ne pas cadrer avec l'enthousiasme artistique, mais elle est humaine.

D^r ERICH BOHN,

Président de la Société des études psychiques de Breslau.

UN MÉDIUM ANGLAIS A PARIS

Tiré de la *Revue de la France moderne*.

En partant pour une croisière de quelques mois aux lointains pays, mon aimable confrère Ismala, dont nos amis apprécient, à si juste titre, la compétence et le talent, m'a confié sa plume.

Il savait que toutes les questions touchant au *Spiritisme moderne*, à ses lois, à ses progrès, m'intéressent vivement. Il a pensé que je pourrais le suppléer pendant son absence.

J'ai dû, à cet intérim imprévu, d'assister à des expériences fort curieuses dont le récit est, je crois, de nature à présenter quelque attrait pour ceux qui cherchent, avant tout, la vérité sur certains problèmes dont la science du monde entier s'occupe en ce moment, plus qu'elle ne l'a jamais fait.

Ces expériences ont eu lieu à Paris, dans le courant de juillet.

Elles avaient pour auteur un *Médium anglais* depuis longtemps célèbre. Elles ont eu pour résultat de nous faire assister à des phénomènes indiscutables de *Matérialisation*.

Ici, je dois à mes lecteurs une très courte profession de foi.

Je ne suis pas un adepte des doctrines spirites ni des sciences occultes.

Je n'appartiens à aucun groupe quelconque. Je suis donc complètement indépendant.

J'ai suivi les travaux et les expériences du colonel de Rochas, du D^r Richet; j'ai lu, je le crois bien, tous les ouvrages et tous les articles parus depuis dix ans, sur ces points passionnants; mais j'ai conservé la plénitude de mon libre arbitre et j'entends bien la garder toujours.

Je me suis rendu à l'invitation qui m'était adressée, ou plutôt qui était

(1) Que le D^r Bohn se rassure; tous ceux qui connaissent Mlle Lina et qui l'ont admirée dans les nombreuses séances qu'elle donne depuis quelques mois, soit à l'hôtel des Sociétés savantes soit dans les salons, peuvent affirmer que sa santé n'est nullement affaiblie. Il est vrai qu'elle ne s'est jamais confiée qu'à des opérateurs d'une prudence extrême et ayant reçu les instructions du Maître.

(Note de la Rédaction).

adressée à Ismala, avec la plus entière sérénité d'esprit, bien décidé à écouter, à regarder, à constater, rien de plus, rien de moins.

Il ne faut donc attendre de moi, ni explications ni commentaires des phénomènes que j'ai vus. C'est une sorte de procès-verbal, scrupuleusement complet et sincère que je vais placer sous les yeux de ceux qui me font le grand honneur de me lire. Ils en tireront telles conséquences qu'ils voudront, mais j'affirme que tout ce que j'écris ici est l'expression la plus exacte de la vérité la plus absolue.

Et maintenant transportons-nous là où les expériences ont eu lieu.

C'était le 10 juillet 1900. On était convoqué pour huit heures précises chez Mme de X..., dans un élégant hôtel des Champs-Élysées, où le *Médium anglais*, *Mme Corner*, avait reçu, pour quelques jours, l'hospitalité.

Mme Corner est une femme de quarante ans environ, petite de taille, aux traits fins, à la physionomie très sympathique et très intelligente. Elle parle un peu le français. Elle le comprend bien.

Mme Corner (Florence Cook) était, il y a quelques années, le *Médium* de William Crookes, au moment de ses si curieuses expériences, et des apparitions de *Katie King*.

Elle n'a pas perdu ses facultés *Médiumniques*, et, quand elle est endormie, par elle et autour d'elle, se produisent les plus intéressants phénomènes.

Soit en Angleterre, soit en France, elle a donné des séances dont les résultats ont été extraordinaires.

Elle ne peut produire elle-même aucune explication de ces résultats, car, des séances, elle ne conserve d'autre souvenir qu'une immense fatigue.

Nous causons avec elle quelques instants; elle nous dit combien elle est touchée de l'accueil qu'elle a reçu en France, chez les gens intelligents et chez les savants, accueil qui compense largement les ennuis qu'ont pu lui causer les insinuations malveillantes de quelques esprits chagrins qui ne voient jamais que fraude et supercherie, quand ils se trouvent en présence de faits dont leur intelligence ne peut saisir ou expliquer les causes.

Le phénomène capital qui se produit, quand Mme Corner est dans l'état de *Sommeil Médiumnique*, est la *Matérialisation*, c'est-à-dire la constitution autour d'elle, d'émanations vaporeuses, qui, de vagues et fluidiques d'abord, deviennent peu à peu des formes humaines très nettement caractérisées, très apparentes, et très faciles à observer.

Ce phénomène absolument extraordinaire, ne se produit pas chaque fois que Mme Corner est endormie; il ne se manifeste pas toujours dans les mêmes conditions; les formes ne sont pas identiquement les mêmes; elles ne se montrent pas à la même place; elles ne se meuvent pas de la même manière.

Il y a là, pour tout esprit réfléchi, la preuve évidente que la supercherie et la fraude ne peuvent avoir aucune influence sur ces faits.

Mme Corner a une faculté spéciale, incompréhensible, inexpliquée, non encore saisie et déterminée par les données de la science; mais cette faculté qu'elle porte en elle, qu'on l'attribue à une puissance surnaturelle, à une mystérieuse intervention de la Providence, à une combinaison de forces ou de fluides non encore découverte, cette faculté existe et se manifeste.

C'est à l'une de ces manifestations que nous allons assister.

Une douzaine de personnes sont réunies dans le salon. On les prie de monter au second étage, dans une grande et belle pièce.

Dans un coin de cette pièce est tendue une draperie en peluche rouge, qui, du plafond, descend jusqu'à terre et forme une sorte de réduit de 2 mètres carrés environ. — Sur le parquet : rien. Une chaise de paille basse est placée entre le mur et la tapisserie; à ce mur aucun meuble n'est adossé; aucune armoire n'existe, aucun double-fond n'est possible. En effet, ce mur forme la séparation de la pièce avec la cage même de l'escalier.

Mme Corner est au milieu de nous, elle est vêtue d'une robe de léger drap grenat, montante, très simple, presque collante; il est bien évident que, sous les plis de cette robe, elle ne peut cacher autre chose que son corps assez grêle. Sa taille est de 1 mètre 60 au plus.

Les personnes conviées à la séance sont toutes fort bien, fort sérieuses, appartenant au meilleur monde, et absolument décidées à observer, sans aucun parti pris, ce qui va se passer.

Ce sont là, pour les expériences, des conditions exceptionnelles de sincérité et de sécurité.

Des sièges sont préparés, en cercle, à deux mètres environ du rideau. On nous convie à nous asseoir.

Mme Corner se place sur la chaise; on la *ligote*, c'est-à-dire qu'on l'attache avec des liens solides au dossier et au siège de la chaise et on *scelle* les nœuds faits avec le plus grand soin. Chacun s'approche à son tour et constate la solidité des liens et l'empreinte des cachets de cire.

J'ajouterai, qu'à la distance où l'on se trouve assis, *le moindre mouvement*, non seulement de la chaise, mais de Mme Corner elle-même, serait immédiatement perçu.

Elle est donc là, dans un état d'immobilité absolue.

On baisse la draperie, on éteint les lampes; mais on laisse allumée une grosse lanterne à verres rouges. On y voit très bien, et, pour qui a fait de la photographie et a opéré dans ce qu'on appelle la *chambre noire*, il fait très suffisamment clair pour distinguer tout mouvement anormal ou suspect de la tapisserie.

Et alors, on attend. Certains cœurs palpitent, d'autres restent très calmes; le mien, entr'autres. J'écoute et je regarde.

Je suis bien placé, au milieu du cercle des invités, juste en face de la tapisserie fermée, très près, de manière à percevoir le moindre bruit.

J'entends très distinctement la respiration régulière de *Mme Corner* et je puis être certain que si elle venait à bouger de la chaise sur laquelle elle est liée, je percevrais le déplacement de ce bruit cadencé, et je saisisrais ainsi, en flagrant délit, toute tentative de fraude.

Dix à douze minutes se passent, sans que rien d'anormal se produise. On cause à voix basse. Tout à coup, juste en face de moi, je vois la tapisserie s'entr'ouvrir et une sorte de *vapeur blanchâtre* comme un nuage se former dans l'espace laissé libre entre les plis de l'étoffe écartée, à un mètre en avant de la chaise sur laquelle *Mme Corner* est attachée.

Elle est profondément endormie et j'entends le son régulier de sa respiration, exactement, à la même distance que tout à l'heure, alors que la tapisserie était hermétiquement fermée.

Cependant la *vapeur blanchâtre* prend, peu à peu, la forme d'un corps humain; la tête est surmontée d'une sorte de *turban blanc-grisâtre*, de *longs voiles blancs* tombent sur les épaules et flottent jusqu'à terre; les mains écartent et tiennent écartée la draperie.

La figure est nettement formée, on distingue parfaitement les traits du visage qui n'ont aucune ressemblance avec ceux de *Mme Corner*.

L'apparition a plus de 2 mètres de hauteur et n'a aucun rapport avec la taille exiguë du médium.

Dix minutes s'écoulent. Les assistants sont haletants, les yeux fixés sur cette forme blanche qui tranche si nettement avec la teinte sombre des rideaux.

Dans cette vaste pièce on n'entend qu'une seule chose, c'est le bruit régulier de la respiration du médium endormi sur sa chaise, à quelques mètres en arrière de la forme blanche.

Puis la tapisserie se renferme lentement.

La forme blanche disparaît.

Dix minutes s'écoulent, le même phénomène se reproduit et dure un temps égal.

A peine la tapisserie s'est-elle refermée cette fois, que deux des assistants se lèvent et l'écartent doucement.

Mme Corner est sur la chaise, dans l'état de sommeil le plus complet, la tête penchée sur le bras droit. Les liens sont à leur placé, les cachets de cire sont intacts.

On réveille *Mme Corner* avec toutes les précautions nécessaires en pareil cas. Elle est dans un état de grande transpiration: son poulx bat très vite,

et elle éprouve une fatigue qui la brise et l'anéantit. Elle demande de l'air. Il faut quelques minutes pour qu'elle puisse parler. Elle ne se rappelle de rien.

Tous les assistants sont profondément impressionnés. L'un d'eux, qui a assisté à un séance antérieure, nous raconte qu'il a vu se produire les mêmes faits, Mme Corner étant non pas seulement attachée sur une chaise, mais enfermée dans un sac d'où sa tête seule émergeait.

Cette épreuve étrange avait été sollicitée par des personnes qui prétendaient qu'une fraude était probable. Elles sont sorties de la séance stupéfiées, définitivement convaincues et regrettant d'avoir manifesté une défiance qui pouvait, à juste titre, froisser Mme Corner dont la bonne foi et la loyauté ne sauraient être mises en doute.

La séance est finie.

J'ai raconté fidèlement, sans en omettre un détail, tout ce que j'ai constaté. Je n'ai pas l'intention de faire à ce sujet des dissertations ou des commentaires. J'ai relaté des *faits*, faits certains, indiscutables, que j'ai vus, de mes yeux vus.

Il y a des gens qui prétendent que les phénomènes de cette sorte sont des illusions de femmes hystériques ou suggestionnées ; d'autres, que ce sont d'audacieuses fumisteries, résultat de trucs invisibles qui ont pour but d'exploiter la crédulité des âmes simples.

Aux uns, je répondrai très simplement que je ne suis, Dieu merci, ni suggestionné, ni hystérique, que j'ai la plénitude de mes facultés et que j'ai *très distinctement vu se produire le phénomène que je viens de décrire* et que je l'ai vu se produire à deux reprises différentes.

Aux autres, je dirai que, à la séance à laquelle j'assistai comme à toutes celles qui ont eu lieu dans le même salon, la supercherie et la fraude étaient moralement et matériellement impossibles. Moralement, parce que ceux qui avaient organisé ces séances sont au-dessus de tout soupçon ; parce que les assistants n'étaient pas des âmes simples faciles à duper. Matériellement, parce que la disposition de la pièce, des draperies, de la chaise, les conditions dans lesquelles le *Médium* était placé, s'opposaient absolument à tout mouvement quelconque de sa part ; parce que le contrôle était incessant et exercé par des gens qui n'avaient qu'une pensée, surveiller la régularité et la sincérité de l'épreuve.

Que ceux qui nient la possibilité de ces faits extraordinaires, surnaturels, troublants, en prennent leur parti : ces faits existent, ces phénomènes se produisent. Ils se sont produits dans le passé, ils se produisent dans le présent. Ceux ou celles qui peuvent en être les auteurs inconscients sont des exceptions, de très rares exceptions, c'est possible ; mais ce n'est pas une raison pour les traiter d'imposteurs, si la Providence leur a donné ou

leur donne, à certains moments et dans certaines circonstances, ces facultés étranges dont les manifestations méritent d'éveiller l'attention et les recherches de la Science.

Mme Corner est évidemment dans ces conditions. Son honnêteté et sa bonne foi sont indiscutables et les phénomènes auxquels ses facultés *Médium-nimiques*, parvenues à une incroyable intensité, donnent naissance, à son insu, sont extrêmement curieux.

Il faut en chercher le secret, non pas dans les calculs mesquins ou les combinaisons intéressées d'une nature cupide, mais bien dans les grandioses évolutions de ces forces supérieures dont Dieu seul connaît et formule les lois et dont l'intelligence humaine ne peut pénétrer le mystère qu'à force de patience, de labeur et de foi !

COMTE D'ALAIN.

PHOTOGRAPHIES SPIRITES DE M. J. LOUBRIS

Cher M. Leymarie, Bons souhaits pour 1901 et parfaite santé, l'âme pour se bien manifester ayant besoin d'un corps solide. Puisse l'année nouvelle être moins dure aux pauvres gens et aux peuples faibles qu'en 1900, le congrès d'Amsterdam pour la paix, ne semblant pas exister pour l'Angleterre arrogante qui menace toutes les indépendances.

Nous nous faisons vieux, Mme Loubris et moi ; nous accomplissons une œuvre longue et petite science, nous écoutons les grands enfants qui conduisent le savoir humain. Nos bons amis de l'espace sont toujours avec nous, ils nous font le récit de leurs histoires de l'Au-delà et nous les nôtres et cela alimente notre gaieté mutuelle, car ils sont plus familiers avec nous que les mortels à notre égard, c'est tout l'opposé de la science américaine.

Nous allons quelquefois au temple spirite le plus près de notre demeure, celui de Mistress Hiaire qui croit à la réincarnation ; les Esprits nous convient d'y aller, car, à Boston, il y a vraiment trop de faux médiums.

Avec Mme De Bosc, j'ai assisté à un meeting chez Mme Voelguensone, ce qui s'y fait ressemble à ce qui se passe en Europe ; après plusieurs séances, nous avons conclu qu'on y faisait le commerce des esprits comme chez les prêtres catholiques. Ces médiums-là ne comprennent pas les langues, mais le mot dollar est toujours le bienvenu ; j'en ai fait l'essai.

J'ai fait part de mes observations à M. Barrett, l'éditeur à Boston de la bannière de lumière, il m'a répondu que, lorsqu'on n'avait pas de bons médiums, il fallait se servir des mauvais. Que dire, devant une réponse semblable, qui blesse la logique et le bon sens ?

J'ai vu un médium photographe qui ne m'a rien promis. « Vous prendrez ce qui se présentera », dit-il. Placé vis-à-vis de l'appareil, je fus tout à coup

dans l'obscurité complète. Résultat : derrière moi, quatre figures inconnues. Le photographe me fit poser à nouveau, me recommandant de ne penser à personne et de rester neutre. Il en a été ainsi. Au développement, derrière moi, il y avait la figure de mon père, celle de ma mère et de ma sœur, toutes les trois d'une ressemblance parfaite, ma mère à droite, ma sœur à gauche,



Chez le médium, Mme Blis, je les avais déjà vus, tels quels et matérialisés. Pour moi, c'est une preuve double. Je vous adresse les deux épreuves obtenues.

A Escanaba, Michigan, j'ai obtenu de belles guérisons, voici la principale : Une dame de 44 ans, couchée depuis onze ans après avoir vu tous les médecins du pays et ceux de l'hospice de Chicago, fut magnétisée par votre serviteur qui la mit sur pieds en quatre mois; Mme Lippold, (Boîte 169, à Escanaba), est complètement guérie.

Une famille sœur a fait baptiser ses enfants selon le spiritisme, l'une des demoiselles qui, à l'âge de 16 ans, me remplaçait, Mlle Mathieu, s'est mariée avec un gentilhomme qui appartient à l'église anglicane anglaise.

Mme Norden, avait pris ma place, comme Mlle Mathieu, pour nos rapports avec le même invisible ; elle a baptisé spiritement quatre enfants ; mais le cinquième, le père l'a conduit à l'église catholique ; Mme Norden m'écrit qu'elle va faire rebaptiser cet enfant, son mari étant aujourd'hui convaincu des vérités spirites. La famille Mathieu est enchantée de ce résultat.

Vos dévoués serviteurs et frères,

JOSEPH LOUBRIS

Cambridge Massachuchets, 31 décembre 1900.

N. D. L. R. — M. J. Loubris, né à Verberie, Oise, fut d'abord colporteur très actif de volumes protestants. Devenu spirite, cet homme énergique, intelligent et actif, très dévoué à la cause qu'il venait d'embrasser, partit avec sa courageuse compagne pour les Etats-Unis. Là, tout en se créant une industrie lucrative, il parlait de spiritisme *ex professo*. Victime plusieurs fois de sociétés financières chez lesquelles il déposait son capital, ruiné mais toujours honnête, il s'est retiré à Cambridge ; autour de lui, il crée des penseurs, puis des réunions, sème la vérité, comme le laboureur le bon grain. C'est un sage, un homme respectable que nous devons tous aimer et honorer.

P.-G. LEYMARIE.

OPINION DE RUSSELL WALLACE

A tous ceux qui se mettent l'esprit à la torture pour trouver au phénomène spirite une explication qui exclue les Esprits, nous recommandons de méditer les paroles que récemment le vieux champion de la science et du spiritualisme, écrivait à un de ses amis, J. W. Ney, de Bracebridge, Canada :

« Je ne me crois pas tenu, disait Alfred R. Wallace, le 6 novembre dernier, de répondre à l'article habile, mais incomplet de T. J. Hudson. Si les faits qu'il rapporte comprenaient *tous* les faits, sa théorie, quoique très improbable, pourrait être vraie. Mais il y a des masses d'autres faits que cette théorie n'explique pas. Tels sont ceux qu'aucune personne vivante ne connaît, ceux qui momentanément trompent tous les assistants et ceux que tous croient entachés d'erreur. Ces derniers sont très fréquents dans les messages par coups frappés, quand les lettres ou les mots donnés semblent contenir des absurdités ou des erreurs manifestes, et que l'intelligence insistant, par la simple addition qu'elle fait d'un ou deux mots, parfois même seulement d'une ou deux lettres, tout se trouve redevenir clair et correct. J'ai vu cela bien des fois ; il me semble que cela démontre de la

façon la plus nette la présence d'un esprit indépendant qui adopte ce moyen pour prouver son indépendance. Et tous les phénomènes d'écriture et de dessin indépendants, de photographie spirite, de lévitation, de matérialisation de formes reconnaissables, tout cela ne reçoit aucune explication, bien entendu. *Je rejette absolument la théorie de la conscience subliminale, seconde ou inconsciente, comme ne reposant sur aucune preuve sérieuse.* »

Cette déclaration, ferme et nette, jointe à la déclaration récente également et non moins courageuse de l'illustre W. Crookes, doit pleinement rassurer ceux que les hypothèses spécieuses, émises par certains savants, sans doute incomplètement informés, pourraient ébranler, faute des loisirs ou des moyens nécessaires pour en découvrir le peu de fondement et les défauts d'argumentation.

G. BÉRA.

UNE LETTRE DE M. G. BÉRA

Si le spiritisme met en communication les vivants et les morts, pourquoi ne servirait-il pas aussi à faire communiquer entre eux les vivants ? Je m'explique.

J'admets que chacun de nous ait été obligé de se rendre à l'évidence des faits. Mais, pour tous néanmoins, que de points obscurs encore ! Nous ne sommes véritablement qu'à l'entrée du Temple, qu'au seuil du mystère. Et le mystère n'en est que plus irritant. A combien de contradictions, d'absurdités même, ne nous sommes-nous pas tous heurtés, qui parfois ont eu pour résultat, la lassitude, le découragement et, peut-être, la défection ?

Et pourtant un mot peut-être eut suffi à reconforter l'esprit inquiet et troublé. Cette parole de salut, l'expérience de l'un de nous pouvait sans doute la donner. Pourquoi ne pas mettre en commun nos doutes et, à l'occasion, nos lumières ? Qui sait le bien qui pourrait résulter d'un échange de vues entre spirites ?

J'ai pensé que, pour cette œuvre, votre estimable Revue était particulièrement indiquée, et que vous voudriez bien réserver dans ce but chaque mois, sous la rubrique « Questions et Réponses », une page ou deux de votre organe.

Il va sans dire que les questions seraient strictement d'ordre général, et non particulier, et spirituel plutôt que matériel, et qu'autant que possible on éviterait celles auxquelles il a été, de l'avis universel, bien des fois répondu.

Si vous accueillez mon idée, je donnerai l'exemple en proposant la difficulté suivante, qui est la première d'une série à laquelle je serais heureux de voir quelques-uns de vos lecteurs apporter leurs solutions.

QUESTIONS

Le spiritisme se donne pour une doctrine particulièrement consolante,

principalement parce qu'il enseigne deux choses : d'abord l'immortalité de l'individu, ensuite le retour des êtres chers que nous croyons perdus.

Mais est-il si consolant de penser que les épreuves et les misères de cette vie ne prennent pas fin avec elle ; et combien préféreraient le repos définitif à l'appât d'une récompense si lointaine qu'elle ne saurait contrebalancer l'effroi de cet éternel recommencement de peines et de souffrances qu'on appelle les incarnations successives, et dont le nombre est indéterminé et peut-être immense ?

D'autre part, si nous retrouvons les êtres aimés, nous retrouvons aussi ceux que nous haïssons, ou qui nous haïssent, et que nous espérons ne plus revoir. Ils sont toujours aussi puissants pour le mal et nous avons encore à les redouter.

Enfin, de ce que la vie future n'est que la suite de celle-ci sans changement, chacun conservant son caractère, ses préjugés et ses passions, il s'ensuit évidemment que nous retrouverons dans l'au-de-là le même monde avec les mêmes vices et les mêmes injustices, et la perspective n'en est point attrayante.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

G. BÉRA.

LA SUPERSTITION EN BRETAGNE

LE SORCIER DE SAINT-BROLADRE

Nous sortions du cimetière sur lequel le soleil de juillet dardait ses rayons brûlants, roussissait les quelques fleurs qui ornaient la fosse fraîchement fermée du père Le Poldec dont la dépouille reposait non loin de celle de Perline, si près même, que si les ossements de la morte n'eussent été depuis longtemps remplacés par d'autres, ils auraient pu se confondre avec ceux de l'homme qui l'avait aimée.

— Vous ne pouvez croire, me dit M. D..., combien, à de très rares exceptions près, l'idée du spiritisme a progressé dans notre bourg de C... ; seulement, les bonnes gens s'en cachent, parce que les irréductibles les considèrent comme des sataniques, et qu'ils craignent aussi de se montrer hostiles aux idées du curé qui pourtant, dans le fond, et j'en suis convaincu, est de notre côté. Mais les préjugés sont tenaces dans notre Bretagne, berceau de la superstition ; et tel qui croit aux sorcelleries les plus abracadabrantes, secoue négativement la tête quand il s'agit de croire que les âmes des morts se communiquent parfois aux vivants. Ils ne voient là qu'une intervention démoniaque, et regardent un peu comme des païens ceux qui professent nos doctrines. Cet état d'esprit est entretenu par quelques vieilles bonnes femmes, telles que la mère Huet, par exemple, qui, aux veillées, rabattent

les oreilles des gars et des filles avec des histoires à dormir debout, histoires que presque tout le monde accepte comme parole d'évangile. Tenez, si vous voulez, nous allons entrer chez elle ; il ne faudra pas la prier beaucoup pour qu'elle nous en serve une de son répertoire fort varié, ma foi !

— Volontiers !

Et nous prîmes la route de B... où la Fanchette habitait une maison isolée au bord de la route. Elle était sur sa porte à donner du grain à ses poules. Ses yeux de bonne vieille se mirent à rire malicieusement sous sa coiffe, quand elle nous vit venir.

— Bonjour, la Fanchette ! dit M. D... en lui tendant la main, nous venons vous dire bonjour.

— A moi?... bien obligée... asseyez-vous.

Elle avança des sièges ; nous nous assîmes.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Nous voulons une histoire, la Fanchette... Madame, fit-il en me désignant, aurait du plaisir à vous entendre.

— Oui, mère Huet... j'adore les récits, et M. D... m'a dit que vous contiez fort bien.

— Oh ! M. D..., s'exclama-t-elle en haussant les épaules, n'y ajoute pas grand crédit, lui !... Et pourtant, ma bonne dame, croyez bien que c'est la vérité, la pure vérité, ce que je raconte... Tenez, je vas vous dire l'histoire du père Bréhel, le vieux sorcier de Saint-Broladre ; ma mère l'a connu, et ma mère n'aurait point menti pour une fortune... Elle a été témoin de ses sortilèges, comme, du reste, la mère de la Bourgette qui reste tout près de Saint-Marcen.

— Voyons !

Et la vieille Schéhérazade bretonne commença :

Nul n'eut pu dire d'où venait le père Bréhel, le jour où les métayers du comte de Laërneff le virent, suivi d'un petit chien noir, dévaler l'étroit sentier qui conduisait vers la Rabine, puis, prendre la route de Saint-Broladre. Tout ce que pouvaient raconter, le soir, les gens du château, c'est qu'il leur avait lancé, en passant, un regard assez dur pour arrêter sur leurs lèvres la grossière plaisanterie qu'ils allaient lui décocher ; car, pour eux, il n'était autre chose qu'un misérable venu pour exploiter le bourg au détriment du pauvre monde.

« Pour sûr, c'était un *jeteu de sorts*. »

Ce bruit s'accrédita vite ; et lorsque le lendemain, le vieillard qui avait reposé dans une grange démolie fit son apparition aux portes des maisons, suivi de son chien Papiche, tout le bourg, déjà, savait à quoi s'en tenir sur son compte. Certes, plus d'un habitant ne lui donna un morceau de pain

qu'à cause de cela même, et afin de ne pas s'attirer de mécomptes, surtout à l'approche des moissons.

Mais il ne faudrait pas en déduire que, seule, la peur des sortilèges adoucît les cœurs... Nombreux étaient les gens réellement charitables, à Saint-Broladre, et le père Bréhel, d'un coup d'œil, savait bien discerner le sentiment qui dictait l'aumône.

Aussi, une vraie chance semblait accompagner ceux dont la main généreuse ne ménageait pas le beurre sur la tartine offerte au mendiant qui, incontinent, la partageait avec son compagnon de misère ; et chacun disait, tout bas, que les blés, les orges, les pommiers des Delépine rapportaient gros, depuis que le vieux couchait dans un coin de leur cellier.

Par cette raison même, le sorcier, comme on finit par l'appeler, eut ses partisans et ses détracteurs : ces derniers, recrutés parmi ceux, qui n'ayant pu le gagner à leur cause, lui refusaient impitoyablement tout secours.

Le père Bréhel, lui, semblait ne s'offenser de rien.

Lors même que, d'une parole dure, on lui disait de s'en aller à d'autres portes, il reprenait son bâton, avec un mauvais rire, sifflait Papiche dont la prunelle verte avait des luisances d'enfer, marmottait deux ou trois paroles, puis, reprenait sa route...

Alors la ménagère, retournée à sa soupe, poussait parfois un cri, en voyant surnager sur son bouillon de chou ou de carottes, quelque grosse araignée, quelque crapaud aux yeux glauques, qui l'obligeaient à jeter le contenu de sa marmite.

D'autres fois, des rats lui grimpaient aux jambes quand elle allait chercher du bois dans le grenier ; des couleuvres, la nuit, glissaient, froides, entre ses draps... puis, c'était la vache ou le veau qui s'en allait de maladie ; les blés desséchés avant le temps des moissons ; le cidre tout à coup tourné.

Et, déjà, certaines familles, depuis les mioches jusqu'aux grands-parents, avaient leur lot de petites misères.

Mais le pis était que rien ne pouvait faire détourner la mauvaise chance, une fois jetée sur quelqu'un.

On avait beau, alors, lui adresser une amicale parole, lui tendre une grasse obole... le vieux ne voulait rien entendre, rien voir ; il allait son chemin avec son mauvais rire, son fidèle Papiche, sa besace, son bâton et les méfaits continuaient leur train train.

Parmi les plus exaspérés contre lui, était la mère Jamellier ; et, maintes fois, elle l'avait menacé de la gendarmerie tout en lui décochant force injures :

— Va, va, vieux mauvais bougre, t'as beau faire le malin !... Je te ferons pourrir ta vieille carcasse sur la paille des prisons, et sans retard encore !... lui avait-elle dit, un jour qu'elle étendait des hardes sur les haies de son petit clos pour les y faire sécher.

Le vieux ricana :

— Toé !... tu ferions ben mieux d'épingler ta lessive... le vent va souffler !...

Et faisant un cornet de ses mains devant sa bouche, il glapit :

Saute mon Papiche !

Le vent fol est riche !...

Il court comme biche !...

Et soudain, chemises, draps de lit, camisoles, torchons, d'exécuter une sarabande échevelée... puis de s'élever en flottants pavillons, jusque sur le clocher de l'église où ils continuèrent à évoluer autour du coq de zinc de la flèche.

La mère Jamellier, tout en regardant tournoyer son linge, poussait des cris de paon.

Les voisins riaient sur le pas des portes, disaient :

— Ben sûr que le coq va se coëffer de vot' chemise, mère Jamellier... et de vot' robe noire aussi... tenez, la voilà qui monte... qui monte...

Jusqu'à la nuit, le linge tourna ; puis, la femme qui s'en était allée se plaindre à M. le maire le retrouva tout plié sur sa table.

Elle le serra à double tour dans l'armoire ; le crut à l'abri.

Mais, dès la pointe du jour, s'envolèrent de nouveau les hardes... et, à la grande joie du bourg, le chahut autour du clocher recommença.

Cela dura une quinzaine ; et chacun de dire :

— Bientôt vous n'aurez plus de chemises pour vous changer, mère Jamellier.

La vieille en devenait enragée.

C'est au point qu'on dut envoyer chercher sa fille, Adeline, qui était en place à Saint-Marcen depuis six semaines, et avait quitté Saint-Broladre, le cœur bien gros, car son amoureux, Jean-Marie, le fils de Taroche, le riche meunier du Val-Lanfrey, lui avait déclaré que son père s'opposait formellement à leur union.

L'Adeline s'en fut donc guetter le père Bréhel sur la route, et, gentiment, lui demanda de faire cesser ses sortilèges à l'égard de sa mère.

Le vieux la regarda un instant sans mot dire ; puis, lui prit la main, l'examina.

— Toë, ma fille, t'as le cœur bon et tendre... et tu méritions hardi du bonheur ! moë, je voyons ben ce qui te talonne... c'est l'amour pour Jean-Marie, pas vrai ?

La jeune fille rougit sous sa coiffe.

— Et, qu'est-ce que tu dirions, l'Adeline, reprit le vieux, si je te faisions marier avec lui... et pas ben tard encore ?

— Vous feriez ça, père Bréhel ? fit la jeune Bretonne en joignant les mains

dans un élan d'étonnement admiratif, mais dans lequel entraient tant de joie innocente, que le mendiant en eut sa paupière comme mouillée d'un pleur d'attendrissement.

— Je le ferons, que je te dis !... Pour quant à ta mère, grâce à toë, je la laisserons tranquille... va, mon enfant !... Je t'oublierons point !

Et tandis qu'il s'en allait d'un côté, l'Adeline, le cœur ému, s'en revenait au bourg.

Le linge de la mère Jamellier, rentré tout seul dans l'armoire n'en bougea plus.

En quittant l'amoureuse de Jean-Marie, le père Bréhel remonta la route, et s'en fut vers le Val-Lanfray.

C'était l'heure où maîtres et valets de la ferme étaient aux champs.

Il n'y restait que deux servantes en train de baratter.

Le vieux s'approcha du seuil.

— Hé, les garçailles !... fit-il, fait hardi chaud, cette après-dinée... j'avions grand soëf ! y aura-t-y point une bolée pour les malheureux ?...

— Faut venir quand sont là, les maîtres !... répondit la Rose-Marie. Nous n'avions point la clef du cellier.

— Tu mens ! répliqua le vieux. La porte n'en est point fermée... mais, je me moquions de ton cidre comme de toë !... Seulement, je vas vous faire danser toutes deux, et d'une belle manière !

Et traçant, avec son bâton, un cercle sur le sol, et dans lequel il enferma son chien, le père Bréhel commanda ;

Danse, danse, mon Papiche !

Danse avec ceux qui sont chiches,

Et qui n'en seront pas plus riches !

Le chien, en aboyant, sauta hors du cercle ; et les servantes, aussitôt, se mirent à danser, à sauter sur place, sans pouvoir s'arrêter.

— Père Bréhel, supplièrent-elles, nous vous servirons deux bolées !

Mais le sorcier ne les écoutait mie... il les regardait se trémousser dans tous les sens, riait, les accompagnait en cadence avec son bâton.

— Saute, la Rose-Marie ! Saute, la Fanchon !

Puis, il s'éloigna ; les laissant continuer leur danse effrénée.

Bientôt les gens de la ferme et les patrons s'amènèrent.

Ils restèrent ébahis devant les deux servantes, qui, sans trêve ni repos, claquaient des semelles.

On rit d'abord ; puis l'on se fâcha, en voyant que rien ne pouvait les faire rester tranquilles.

M. le Maire s'en fut trouver le vieux dans sa cabane ; le supplia de faire cesser l'enchantement.

— Il le voulait bien ; mais à une condition : le mariage de Jean-Marie avec l'Adeline.

— Jamais ! répondit le fermier.

— Eh bien ! les servantes danseront !

Et les servantes, toutes la nuit dansèrent.

La condition était trop honnête pour que M. le Maire qui savait combien la fille de la mère Jamellier était une brave enfant, ne l'appuyât pas.

Enfin, le père Taroche dit oui tout de même, à la grande joie des deux amoureux.

Et ce jour-là, on dansa encore à la ferme... et dans l'ivresse générale, la mère Jamellier, fière, à juste titre, de voir son Adeline si bien nantie, fit une ronde avec le père Bréhel lui-même, autour des nouveaux mariés, au comble du bonheur.

— Vous ne me l'aviez jamais contée celle-là, la Fanchette, dit M. D... en tapant sur l'épaule de la bonne femme, avouez qu'elle est forte !

— Je vous le disions ben, qu'il n'y croyait point, ce mauvais homme !... il aime mieux croire aux *fantaoumes* venus de l'Enfer !... Tenez, comme le défunt père le Poldec avec sa Perrine qui n'était autre que Belzébuth en cheveux blonds !

— Mais, mère Huet..., commençai-je.

— Nous la cathéchiserions en vain... me dit M. D... rien d'entêté comme elle !

— Entêtée ? fit la vieille en lui donnant une bourrade. Ah ! ben dam ! puisque vous croyez aux revenants, tenez-vous pour averti... je viendrons, après la mort, vous tirer par les pieds...

— Non, lui dis-je, car vous n'êtes point méchante. Mais après la mort, mère Huet, vous apprendrez beaucoup de choses..., alors vous verrez que les trépassés sont nos amis les meilleurs, surtout quand ils nous ont chéris dans cette vie.

Sur ce, nous lui dîmes bonjour, et elle retourna à ses poules.

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LA FAMILLE HERNADEC

(Suite).

Mais serrons de plus près le phénomène de lévitation. Que le fait soit mystérieux, étrange, inexpliqué jusqu'à nouvel ordre, peu importe. Le fait existe matériellement, indiscutablement. C'est par des centaines, par des milliers d'expériences qu'il a été constaté scientifiquement et votre savant colonel de Rochas en a rempli tout un volume.

« Rejeter l'évidence de ces manifestations, dit William Crookes, équivaut à rejeter tout témoignage humain quel qu'il soit, car il n'est pas de fait dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane qui s'appuie sur des preuves plus imposantes ».

Eh bien, en n'étudiant le phénomène qu'au point de vue physique, que trouvons-nous ? Nous ne trouvons ici, je l'ai déjà dit, que des forces contrebalancées par des forces adverses — simple question de contrepoids.

Sur une surface plane, vous posez une cloche de verre, l'adhérence est presque nulle n'ayant d'autre cause que le poids de la cloche elle-même. Sous cette cloche vous faites le vide et l'adhérence devient énorme, presque stupéfiante. Qu'avez-vous fait ? Vous avez simplement ajouté au poids de la cloche le poids de l'atmosphère.

Luttons contre cette force au moyen d'une force contraire et, pour cela, faisons rentrer de l'air sous la cloche et l'adhérence a disparu. Allons plus loin. Comprimons l'air sous la cloche et voilà qu'après avoir détruit la résistance de l'air atmosphérique, par l'introduction de l'air à l'état normal, nous détruisons maintenant la résistance du poids de la cloche elle-même et dans de telles conditions, si la compression est énergique, que cette cloche est non seulement soulevée, mais encore projetée avec violence.

Eh bien tout le problème est là, tout le problème avec sa solution.

Sous le corps matériel et pesant du médium, que l'Esprit accumule, comprime en quelque sorte, une quantité suffisante de fluide, de ce fluide qui, s'il n'a pas de poids appréciable, n'en est pas moins une force, et ce médium dont la pesanteur ne sera nullement détruite, mais simplement contrebalancée par une poussée suffisante, va se soulever et flotter dans l'espace, soutenu qu'il sera par cette force invisible, mais incontestablement réelle dans son impalpable matérialité.

Voilà quels sont les faits ; voilà quelle explication les justifie... Et qui donc pourrait venir prétendre que la loi de la pesanteur est violée ?

— Je comprends maintenant ! m'écriai-je, subitement éclairé par cette lumineuse et irréfutable démonstration.

— Je peux aller plus loin, reprit mon savant interlocuteur, et envisager le problème sous une face différente. Il est des cas où le phénomène de lévitation est remplacé par le phénomène inverse d'*alourdissement*.

Eh bien, le problème n'a nullement changé pour cela et la même solution lui est applicable.

De même que nous avons alourdi tout à l'heure la cloche, en faisant le vide au-dessous d'elle, c'est-à-dire en accumulant sur elle le poids atmosphérique, pourquoi l'Esprit qui dispose à son gré d'une incommensurable quantité de fluide, ne pourrait-il en agir de même à l'égard de certains corps légers qui, subitement, acquièrent une pesanteur paradoxale ? Et ce fait a

été maintes fois constaté. L'on a vu, sous l'influence de certains médiums, des corps d'un poids minime offrir inopinément une résistance inexplicable à tout essai de translation, alors que d'autre part et par renversement de l'application des mêmes forces, l'on a également vu de faibles médiums, de jeunes personnes délicates, soulever d'un doigt des poids énormes, tel qu'un homme fort et robuste, sur le siège et avec le siège où il était assis.

Toujours mêmes explications. C'est toujours notre cloche qui alternativement devient lourde ou légère, suivant que l'accumulation de l'air se fait au-dessus d'elle ou en dessous.

Mais ce fluide universel que vous faites intervenir, me direz-vous peut-être, est une substance impondérable.

Impondérable... En sommes-nous bien sûrs ? L'air était bien considéré comme impondérable, lui aussi, et nous savons aujourd'hui ce qu'il faut en penser. Sans doute on ne peut le peser cet éther insaisissable. Il faudrait pour cela comparer un espace plein d'éther avec un espace qui en serait démuné, or nous sommes dans l'impuissance absolue d'isoler cet agent subtil dont les atomes s'entr'équilibrent dans tout l'univers.

Et puis enfin, si je me suis servi du terme « d'accumulation » c'est par comparaison pure et simple, dans l'impuissance où nous sommes de trouver des mots qui manquent à notre vocabulaire scientifique. N'oubliez pas qu'à côté de la question de *poids*, il y a aussi, il y a surtout la question de *force*, c'est-à-dire de vibration intensive, car toute force est une *vibration*.

L'on nous dit bien que l'électricité, elle aussi, est un fluide impondérable et cependant ne voit-on pas des corps qui, soumis à certains courants, sont *retenus* et offrent une singulière résistance, résistance telle qu'ils semblent avoir subitement acquis un poids inexplicable ? Dans telles circonstances spéciales, d'autre part, ne voit-on pas ce même fluide électrique impondérable, intangible, immatériel, ce semble, produire sous son nom spécifique de « foudre » de prodigieux effets de violence et de force incalculables, alors qu'elle déracine les arbres, renverse les murailles, fait voler en éclats les matières les plus résistantes et volatilise les métaux ? Or la foudre n'est cependant pas autre chose qu'une perturbation dans l'équilibre de l'éther dont l'élasticité est d'une puissance telle qu'elle défie toute appréciation.

De tout cela résulte une chose certaine, c'est que la force invisible qu'on appelle psychique possède une intensité qui nous est inconnue — n'en déplaise aux physiciens qui, à tort, s'imaginent tout savoir. Qu'elle alourdisse ou qu'elle allège, qu'elle se fasse poids énorme ou levier irrésistible, peu importe. C'est là qu'est le mystère... Mais de miracle, point ! Je l'ai dit et ne saurais trop le répéter.

Je sortis de cet entretien, émerveillé, rêveur surtout.

De tous ces spectacles, de toutes ces communications restent une impres-

sion dominante et souveraine qui me ravit, me transporte d'admiration, c'est que l'esprit est la seule réalité qui régit l'univers et y fait évoluer la vie dans son incoercible intensité.

C'est sur ces grandes idées qu'a particulièrement insisté mon nouvel ami, dans le long dialogue dont je viens de vous résumer quelques-uns des passages les plus importants. En voici au surplus quelques autres qui m'ont particulièrement impressionné. Lui ayant demandé de me définir le rôle de la matière dans l'ensemble de l'évolution universelle...

— C'est là, me répondit-il, une très grosse question à laquelle je vais répondre aussi clairement que possible.

Le rôle que joue la matière dans l'univers se rattache à la notion de l'organisme de l'être humain, car c'est en nous-même, tout d'abord, que s'effectue l'association de l'esprit et de la matière dont nous sommes la merveilleuse et très complexe combinaison.

L'on se contente d'affirmer, généralement, que cet organisme se compose d'un corps matériel et d'une âme invisible ; mais c'est trop vite dire, en vérité, car c'est dans cette dualité que gît le problème le plus formidable qui ait jamais été proposé à l'investigation séculaire des philosophes, des physiologistes et des dogmatissants.

Cette âme et ce corps, ces ennemis irréconciliables — au dire de ces derniers — ces termes antithétiques de l'antinomie la plus irréductible, en apparence, et sur laquelle ont pâli tant de penseurs... Comment les rapprocher, les associer et expliquer leur action commune dont nul ne s'est jamais avisé de douter ?

La réponse est facile cependant, si l'on veut se pénétrer de cette idée, que n'existe nullement entre eux cet abîme prétendu qui les sépare à tout jamais. Et ce qui supprime tout d'abord cet abîme, c'est la nature même de cette matière dont vous me demandez de définir les fonctions et le rôle — rôle qu'explique la longue série des degrés qui rapprochent en les assimilant les deux termes antithétiques.

Je pourrais, en m'appuyant sur certaines données fournies par la doctrine théosophique que nous ont transmise les Sages de l'Inde, vous énumérer les divers états successifs de cette matière associée à notre organisme psychique. Je pourrais vous dire les noms de ces corps, de ces véhicules, de ces principes, de ces emboitements de formes en quelque sorte chrysalidaires qui, de spiritualisation en spiritualisation plus subtile, montent tous les degrés de la progression ascendante ; mais, pour ne pas compliquer la question, qu'il me suffise de vous dire que toutes ces formes établissent des traits d'union, des intermédiaires de nature mixte qui, participant de la matière visible et de l'âme invisible les rattachent par une gradation continue. D'un pôle à l'autre de cette substance *une* qui s'appelle *matière-force*.

esprit s'étendent et s'entrecroisent les anneaux de la chaîne qui en relie les états successifs.

Et c'est en s'élevant de l'un à l'autre anneau que la matière évolue, c'est-à-dire remonte vers l'esprit qui, à son tour, se sert de cette matière pour se purifier, se perfectionner, se diviniser, en même temps que se spiritualise l'élément matériel qui lui sert de véhicule. Mais ce n'est que par leur association que montent parallèlement les deux principes rapprochés l'un de

Le premier de ces intermédiaires ou traits d'union, disons mieux de ces principes constitutifs, s'appelle le corps fluidique ou « double éthérique », ainsi nommé parce qu'il se moule sur la forme du corps matériel. C'est le véhicule de la vie physique que font vibrer en nous les radiations de notre soleil.

Le second appelé « astral », constitue cette âme inférieure dont parle Platon, corps plus éthéré que le précédent et où éclosent les sensations, les désirs, les émotions et les passions de « l'âme animale »,

Le troisième, d'essence supérieure encore, est appelé « mental » parce que c'est de lui qu'émane la pensée, attribut de notre organe cérébral qui la formule et en réalise les virtualités,

Au-dessus de ce dernier, s'échelonnent d'autres formes plus subtiles..... Les connaissons-nous bien, tous ces états de matière quintessenciée s'élevant encore et toujours, jusqu'au corps spirituel qui, sous les rayons d'en haut dont il est pénétré, devient le siège des plus nobles manifestations de l'homme moral — amour, dévouement, sacrifice — jusqu'à cette forme dernière, enfin centre de la vie profonde, intégrale, consciente et où s'incarne notre individualité divine qui nous rend partie intégrante de la Vie universelle ?

Je voudrais pouvoir vous rendre plus sensibles les modes de cette assimilation progressive ; mais que pouvons-nous en présence de ces éléments mystérieux, éléments fluidiques, psychiques, où s'accomplit une aussi prodigieuse pénétration ?

J'ai prononcé tout à l'heure le mot « d'emboîtement » dont je ne me dissimule pas l'insuffisance. N'oublions pas que nous sommes, ici, dans l'invisible, dans ce monde inaccessible à nos sens et que nous font à peine pressentir, sur la terre, ces phénomènes inconnus qu'on appelle magnétisme, chaleur, lumière, électricité.

Que peuvent donc bien être, me demanderez-vous sans doute, ces « âmes emboîtées » qui constituent notre organisme psychique ? Bien impuissantes sont nos comparaisons explicatives... Je veux essayer, toutefois, de vous en proposer une, quelque imparfaite qu'elle soit.

Supposez qu'un corps humain s'imprègne, par de longues inspirations, d'un certain nombre d'odeurs différentes, les unes lourdes et grossières, les autres de plus en plus subtiles et éthérées.

Ne comprenez-vous pas que puissent se combiner, dans ce corps, tous ces parfums qui, s'épurant toujours davantage, à mesure qu'ils se dégageraient de leurs molécules les plus matérielles, finiraient par se transformer en un arôme, où se retrouveraient toutes les émanations composantes, mais associées en un synthèse supérieure, exquise dont l'essence se manifesterait dans toute son idéale et presque divine sublimation?

Eh bien ! voilà, toutes réserves faites, à quoi l'on pourrait comparer ces âmes dont l'unité s'effectue dans une suprême efflorescence. Chacune d'elles sert de véhicule à nos potentialités inhérentes ou facultés en puissance, se distinguant de la précédente par sa spiritualité croissante, alors que la dernière, la plus haute, la plus divine, réalise en nous l'incarnation du principe qui constitue notre « moi supérieur », notre intangible individualité.

Voulez-vous une autre comparaison ? Il est des heures où s'accomplit en nous un phénomène significatif. Alors que dans l'effervescence des passions basses, jaillit de nos centres inférieurs comme une poussée d'appétences, de convoitises, de jalousies, d'intolérance, de rancune ou de haine, ne pourrait-on comparer ces émanations perverses à des flammes qui s'échappent d'un foyer commun, flammes rouges et fumeuses, sortes d'hydres dévorantes qui se tordent, s'enlacent et montent jusqu'au cerveau, sous le crâne où va éclater la tempête ?

Or, que se passe-t-il, alors que la spiritualité s'impose et que la raison commande ? C'est que du milieu de ces lueurs fuligineuses, s'élève une flamme de blancheur diamantée qui les absorbe, les volatilise, dans un grand jet de pureté, de justice, de pardon et d'amour.

Eh bien, ce jet lumineux et purificateur, c'est l'âme haute, spirituelle et divine, l'*Atma* des Indous, tandis que ces formes inférieures, lourdes enveloppes tissées de matière dense et que la matière suggestionne, sont les manifestations des éléments plus ou moins grossiers de notre organisme complexe que leur nature même condamne à disparaître.

Quoi qu'il en soit de ces comparaisons d'une insuffisance indéniable, vous voyez que dans cette merveilleuse ascension, la matière joue le rôle de « révélateur » des vertus latentes de l'âme ou des âmes. Elle y figure à titre de moyen... moyen d'*affinage* — permettez-moi ce mot — dans l'œuvre d'épuration plus ou moins longue et douloureuse que doit subir l'esprit.

Elle est donc adjuvante du « grand œuvre » ; mais son rôle n'est que transitoire dans le grand laboratoire de l'univers, en ce sens qu'il ne s'exerce que par voie de métamorphoses successives et nécessaires, si bien que toutes les énergies de la nature semblent se liguer pour opérer l'émiettement, c'est-à-dire la transformation, disons mieux, la spiritualisation du collaborateur matériel.

Je m'explique. Regardez autour de vous. La matière n'est-elle pas traquée

par une force étrange qui, pour en revivifier les éléments, les dissocie en vue d'une nouvelle affectation, dès l'instant où ils ne fonctionnent plus? Ici, ce sont les montagnes que disloque, qu'effrite incessamment l'action dissolvante des agents atmosphériques. Là, ce sont les roches littorales des côtes que rongent et réduisent en sable les attaques infatigables des vagues.

La pulvérisation est le premier degré de déformation que subit la matière et c'est grâce à la dissémination de ses particules qu'elle participe à l'évolution universelle. Admirez avec moi le processus de cette matière où s'incorpore la vie. Chacune des couches géologiques monte à son tour à la lumière. Du fond des abîmes, chaque molécule obéit à la force attractive qui, de là-haut, l'appelle, la convie à la grande fête des renaissances ininterrompues. Le lit des mers se soulève, les continents émergent... ou redescendent dans les flots, quand leur œuvre est momentanément accomplie.

Telle montagne, telle colline, autrefois sous-marines, étalent au grand air les amoncellements de coquilles microscopiques dont elles se composent. Puis, ces roches pulvérisées deviennent terre, terre nutritive d'où jaillissent, en flots de vie élémentaire, les innombrables végétaux dont se couvre l'humus nourricier qu'a fécondé le soleil. La plante dissociée par des légions d'infiniment petits, rongée par les insectes, dévorée surtout par les grands herbivores, s'animalise dans leurs tissus. Dans l'éternel anquet de la vie, c'est peu à peu mais d'une manière continue que le monde inorganique se transfuse dans le règne supérieur, où se perfectionnent les formes, où s'affinent les organes... jusqu'à ce que dans le cerveau de l'homme, terme dernier des métamorphoses, viennent se concentrer toutes les énergies de l'être d'où rayonnent les forces psychiques ou pensées créatrices — glorieuse efflorescence de la vie.

Et c'est pour cela que tout organisme usé, que tout cadavre désormais impropre aux évolutions, doit aussitôt retourner à cette poussière féconde, à cette matière auxiliaire qui, se prêtant à de nouvelles incarnations, servant d'enveloppe à d'autres âmes en travail, doit recommencer et poursuivre son imprescriptible collaboration.

Aussi est-ce à cette rénovation — qui, dans un sens, semble être une sorte de « résurrection de la chair » — qu'est employée cette formidable armée de destructeurs qui, en tous lieux, depuis le noir terreau de la fosse commune, jusqu'à la cime altière de l'arbre, désorganisent ou dévorent. Mais ne croyez pas que ce soit pour anéantir qu'ils travaillent; ils ont un but. Ces destructeurs apparents sont des reconstruteurs. Les stercoraires, quels qu'ils soient, depuis les microbes invisibles et les infimes moisissures jusqu'aux grands animaux, poissons, oiseaux ou mammifères qui se repaissent de débris et de cadavres, se réclament à bon droit d'un titre plus glorieux encore, celui d'épurateurs. C'est pour les faire rentrer au plus tôt dans le torrent de la circula-

tion universelle, qu'ils donnent la chasse à toutes choses mortes et par suite inutiles ou nuisibles. Toute molécule de matière qui a cessé de vivre par elle-même ou qui ne coopère plus à d'autres vies est renvoyée sans retard à la grande officine des revivifications.

Il n'y a pas jusqu'à la chimie, elle-même, qui ne collabore puissamment à cette œuvre d'épuration, par les dissociations rapides qu'elle opère dans les corps dont la vie n'équilibre plus les forces compensatrices d'agrégation et de désagrégation. Et si, du champ restreint de notre planète, nous passons aux vastes régions sidérales, nous y retrouvons dans toute sa puissance la même loi d'éternelle rénovation à laquelle obéissent aussi bien les mondes et les soleils que les microscopiques animacules.

L'espace entier est rempli des poussières qu'y sèment les cadavres des mondes, comme est remplie notre atmosphère des poussières, des fumées et des gaz qu'y versent par torrents toutes les combustions, toutes les décompositions et putréfactions des organismes dont la Vie, souveraine de l'univers, exige la renaissance.

Il faut donc qu'elle vive cette matière et revive, sans abdiquer jamais. Or qu'est-ce à dire, sinon qu'une impulsion double maintient côte à côte et dirige parallèlement ces deux facteurs de la vie, la matière et l'esprit qui, je l'ai déjà dit, ne sont que les pôles d'une même substance.

Pour celui qui a soulevé le voile d'Isis, il n'y a partout que la Vie divine, qui anime les corps, les construit, les fait servir à l'évolution universelle, puis les détruit ou les transforme quand leur rôle est achevé. Et cette vie qui n'est autre chose que la manifestation de la toute puissance de l'Organisateur éternel, ainsi diffusée dans l'univers, y développe des centres d'action, c'est-à-dire des âmes qui, peu à peu, grandissent et développent leurs potentialités personnelles, au cours de leurs incarnations successives. C'est ainsi que, sans nulle interruption, se côtoient, s'associent le visible et l'invisible.

Avez-vous parfois réfléchi au singulier caractère de notre vie terrestre qui, d'un bout à l'autre de sa durée, est comme scandée par l'alternative d'un sommeil inconscient et d'un état de veille qui se targue de la claire vision dont il croit avoir le monopole? Que signifie cette existence à double face qui, pendant le jour d'une part, et pendant la nuit de l'autre, se manifeste par des sensations si étrangement différentes?

Ces rêves mystérieux où semble disparaître ou plutôt se dédoubler notre personnalité, sont-ils autre chose qu'une sorte de transition, entre le monde matériel et le monde invisible où vont se retremper les facultés psychiques de l'homme, citoyen momentané de la terre? Etranges fluctuations d'un être qui oscille entre deux sphères d'action qui, chaque nuit, va revoir ces régions qu'il a provisoirement quittées et dont il rapporte des inspirations et des

forces... utilisées avec plus ou moins d'intelligence, pour l'orientation de son existence présente.

C'est ainsi que d'une rive à l'autre de cet espace intermédiaire, il flotte incessamment, *oubliant*, ce semble, sur nos côtes terrestres ce qu'il se remémore sur le rivage de l'au-delà... Non, non, citoyen des deux mondes, il garde sur la terre d'exil la vague souvenance de ce qu'il fut dans sa patrie originaire et c'est, aux rayons de là-haut, qu'il va rallumer l'étincelle qui, si vite pâlit ici-bas, dans notre atmosphère brumeuse.

Mais revenons à la matière. Je ne lui accordais, tout à l'heure, qu'une place secondaire, parce que j'obéissais instinctivement au désir de protester contre ceux qui, à tort, lui attribuent une importance prépondérante ; toutefois soyons justes et faisons-lui la part, la grande part qui lui revient.

La matière est l'instrument dont se sert l'esprit dans le champ de son activité, par suite, donc, son indispensable collaboratrice

Depuis le fragment de roche qui nous nourrit par l'intermédiaire de la plante, jusqu'aux pierres de la maison qui nous abrite, le marbre de nos statues, la toile de nos tableaux, les instruments de nos concerts, les livres de nos bibliothèques où s'accumulent nos richesses intellectuelles — cette matière ne nous fournit-elle pas, indépendamment du corps matériel dont elle revêt notre organisme psychique et auquel elle fournit la nourriture nécessaire, tous nos moyens de perfectionnement, comme aussi les éléments de notre bien-être matériel et de nos jouissances artistiques les plus élevées ?

Et que n'aurions-nous pas à dire, d'autre part, de toutes les magnificences dont elle pare le monde qui nous sert de demeure temporaire ? Aux splendeurs de ce monde s'associent les bénéfices qu'utilise notre évolution. La montagne superbe alimente nos fontaines et nos fleuves, la forêt majestueuse régularise nos climats, la mer grandiose rattache entre eux nos continents et de là-haut, des voûtes du ciel qu'il illumine, quels torrents d'électricité, de chaleur et de vie ne verse pas sur nous notre splendide soleil que tant de peuples émerveillés adorèrent tout d'abord comme une divinité !

(A suivre)

ED. GRIMARD.

HÉLÈNE MAINARDI

(Tirée du Il. Vessillo Spiritista).

14/12 1900. — Cette date est le second anniversaire d'une dame qui voua la plus grande partie de sa vie à l'étude enthousiaste de la philosophie spirite, et à la recherche suivie et persévérante des phénomènes physico-psychiques.

Cette dame qui sentait les choses les plus élevées, avait de riches fantaisies, une grande acuité intellectuelle, une culture variée et solide, un carac-

tère résolu, à la fibre morale intangible ; elle parlait purement plusieurs langues Européennes et les traduisait admirablement, sa parole était facile et persuasive. Elle avait une belle fortune, collaborait aux journaux notables d'Europe et d'Amérique et en très peu de temps, elle avait acquis une juste notoriété dans le monde du spiritisme et du psychisme

Née à Rewal en Russie, en 1840, la comtesse Hélène Buxhøvdén était fille du comte Alexandre, chambellan à la cour, feld-maréchal et le premier gouverneur de la Pologne. En premières noces elle épousa le général russe Bernoff et, devenue veuve, elle contracta un autre mariage avec le comte G. Mainardi. Elle habitait l'Italie et, à Udine, on se rappelle cette jeune dame qui recevait chez elle la fleur des personnes intelligentes, celle des arts, car elle aimait passionnément la musique. Puis elle habita tour à tour Naples, Vérone, Florence et partout elle fut considérée comme une personne de grande valeur.

A Pise, sa dernière résidence, elle forma, avec des professeurs et des dignitaires de l'armée, un groupe où se poursuivaient des expériences de photographies transcendentes et sur ce sujet, le journal *Le Pont de Pise* inséra plusieurs articles intéressants de la comtesse H. Mainardi.

Il y a deux ans, le 16 décembre 1899 elle mourut subitement d'un anévrisme, ses funérailles furent très belles, l'artillerie, la musique municipale, des personnes notables suivirent le cercueil.

La Presse spiritualiste de l'Europe entière, celle des deux Amériques, annoncèrent la grande perte faite par la philosophie nouvelle, en signalant et commentant le décès de notre grande amie.

MM. Leymarie, Damiani, Volpi, William Crookes, sir Russell Wallace, le comte Constantin Alexandrowitch Bodisco (dont Mme Mainardi avait traduit un volume), le comte de Rochas d'Aiglun, etc., etc., correspondaient souvent avec elle.

Notre amie n'était venue au spiritisme, qu'après avoir assisté, à Paris, aux séances d'investigations données par le maître Allan Kardec. La nouvelle néophyte eût bientôt rattrapé le temps perdu.

Elle étudia, entrevit les vérités supérieures et relata dans le journal *le Light* comment elle était devenue spirite. Elle entra en relations avec les membres de l'Académie internationale des études spiritiques et magnétiques ; puis avec M. Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris ; avec la baronne Rosenkraatz à Florence elle expérimenta avec suite, aussi avec Eusapia Paladino, et Mme D'Espérance, le célèbre médium suédois.

En mai 1895, voulant persuader de la vérité du phénomène spirite un jeune docteur, Visani Scozzi, savant de l'avenir à Florence, elle le conduisit à Naples avec le comte Mainardi et Filopo Albignente ; secondé par le cav.

Chiaia, ils expérimentèrent longtemps avec le médium Eusapia Paladino ; le docteur préparait un volume sur cet ordre de faits, et précisément il vient de paraître en italien.

Salut à Hélène Mainardi, la femme persévérante, à l'esprit de suite, à la grande dame instruite, lettrée et linguiste, qui honora le rang qu'elle prit parmi les spiritualistes les plus distingués.

Synthèse tirée du bel article de FILIPO ALBIGNENTE,
par P. G. LEYMARIE.

Nous avons reçu le *Mouvement psychique*, revue scientifique Mensuelle, sous la direction de M. Jacques Brieu, rédacteur en chef. A ce journal et à ses brillants collaborateurs nous souhaitons la bienvenue, nous présentons nos vœux pour ses succès et désirons que le haut objectif, qu'ils se sont tracé, se réalise. Ce sont des jeunes et ce seront des persévérants, espérons-le.

M. le commandant Couty, notre Frère en spiritisme si convaincu et si fidèle, a trouvé beaucoup de sympathie dans la presse algérienne. Ainsi le journal *Les Nouvelles* lui a permis de consacrer trois feuillets complets aux Conférences de M. Léon Denis, à Alger. Nous félicitons notre ami de ce succès.

NÉCROLOGIE

M. Paul-Jean-Henry GILLARD est décédé à Caen chez des amis, M. et Mme Aze-Piat, à l'âge de 55 ans ; il avait quitté Paris et sa famille pour se remettre d'une longue maladie et il laisse dans la peine sa femme et ses enfants. Il était caissier chez un agent de change mais sans fortune.

Ancien spirite, il était devenu un théosophe très éclairé, le bras droit du commandant Courmes et du D^r Pascal qui avaient confiance en son jugement, dans sa droiture et dans son savoir. La Société théosophique a perdu en lui un érudit, un homme de ferme volonté, l'un de ses plus fidèles serviteurs, et l'agent de change dont il avait la confiance entière, un caissier modèle, d'une intégrité absolue.

Les théosophes du monde entier adresseront un souvenir à ce travailleur et leurs regrets à sa famille si digne d'intérêt ; ma famille et nos F. E. S. s'unissent d'intention pour saluer la mémoire de P. J. H. Gillard.

P. G. LEYMARIE.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Typographie, A. DAVY, 52, rue Madame, Paris. — Téléphone.